Collectif NSAE-Paris IdF

LA CÉLÉBRATION EUCHARISTIQUE

Laure Caumont

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION…….....3

LA FONCTION PUBLIQUE DE L'EGLISE

SACRÉ, SYMBOLES, RITES ET SACREMENTS…….6

L'HOMME ET LE SACRÉ……..6
Dieu a une histoire……..7
Qu'est-ce que le sacré ? 8
Les signes du sacré…….....9
Le problème des limites…….....9
Le sacré en régime chrétien ……...……....9

CÉLÉBRER……11
Pourquoi célébrons-nous ? 11
Comment célébrons-nous ? 12
L'imagination symbolique
Le rite comme itinéraire
Les sacrements
Les problèmes de la pensée chrétienne……...……...20

HISTOIRE DE LA CÉLÉBRATION EUCHARISTIQUE……..……23

INTRODUCTION

LE TEMPS DE LA RELATIVE CLANDESTINITÉ…….....25
Le contexte historique……...……...25
La situation des communautés après la mort de Jésus…….....26
Les communautés aux IIème et IIIème siècles…….....27
La célébration…….....28

APRÈS LA PAIX DE L'ÉGLISE (313)……...28
Le contexte historique……...……...28
La situation des communautés……...……....29
La célébration……...……30

LE MOYEN ÂGE……...……...31
Vème – IXème siècles : cinq siècles de douleurs…….....32
Les royaumes barbares
« Un printemps un peu maigre »
Le christianisme, nouveau culte impérial ?
La naissance d'une classe sacerdotale
IXème – XIIIème siècles : la féodalité - changements profonds dans l'Eglise……..……...35
Le contexte historique
Le problème de l'Eucharistie
Les dérives de l'Eglise médiévale - évolution de la Papauté vers la monarchie absolue
Le célibat des prêtres – un problème toujours actuel
Disparition du rôle traditionnel de l'assemblée liturgique
Recours aux dévotions
Messes privées et ordination absolue

LA FIN DU MOYEN ÂGE ET LE CONCILE DE TRENTE…….....44

LA CÉLÉBRATION EUCHARISTIQUE[1]

INTRODUCTION

La célébration eucharistique est aussi vieille que l'Église[2] « L'Église fait l'Eucharistie, l'Eucharistie fait l'Église » dit le père de Lubac. Sans eucharistie, il n'y a pas d'Église, sans l'Église il n'y a pas d'eucharistie. La vie de l'Église ne se conçoit pas sans l'eucharistie. Pourquoi est-elle si importante ?

L'Église connaît depuis quelques mois une crise profonde provoquée par la politique de Benoît XVI vis-à-vis des intégristes, qu'ils relèvent du schisme de Mgr Lefebvre où qu'ils constituent « l'aile droite » de l'Église. La célébration eucharistique et la liturgie en général sont l'objet de décisions ou de propositions qui reviennent en arrière par rapport aux réformes amorcées par le concile Vatican II.

Elles prétendent retrouver la « Tradition » que Vatican II aurait mise à mal par souci de tenir compte des transformations de la société et d'une pensée moderne dont le Pape ne cesse de dénoncer les méfaits.

La liturgie, comme nous tenterons de l'expliquer, est une autre façon de faire de la théologie. Comme telle elle revêt une importance décisive pour la vie de l'Église. On se souvient que lors du Concile Vatican II, les premiers textes soumis à l'Assemblée furent renvoyés en commission pour insuffisance. Afin d'occuper les Pères, on décida de discuter de la liturgie qui ne devait pas poser de problème. Or dès les premières discussions, on assista à l'affrontement entre les tenants de la liturgie en usage et les partisans d'une liturgie tenant compte des recherches de l'exégèse et de l'Histoire qui permettaient de retrouver la véritable Tradition, celle qui nous vient de Jésus et des premières communautés chrétiennes. Autrement dit, on retrouvait à propos de la liturgie, l'opposition entre ceux qui voulaient réformer l'Église en profondeur et les « conservateurs ». Ce n'était pas une question de latin ou de génuflexions, mais une remise en cause de la conception des rapports des chrétiens avec le monde et avec Dieu. C'est pourquoi il est essentiel de se pencher sur les origines et les évolutions de la liturgie et en particulier celles de la célébration eucharistique pour comprendre les véritables enjeux du conflit avec les lefebvristes et avec le Vatican qui leur prête aujourd'hui une oreille trop complaisante.

Nous nous efforcerons de montrer l'originalité du christianisme par rapport aux conceptions du « sacré Primordial » qui viennent du plus lointain de l'humanité et comment les circonstances historiques ont amené l'Église à revenir à cette forme de sacré et finalement à une pensée archaïque que la prédication de Jésus, dans la ligne des prophètes d'Israël, avait dépassée et contestée.

LA FONCTION PUBLIQUE DE L'ÉGLISE

Certains disent : « Je n'ai pas besoin d'aller à l'église. Je prie mieux tout seul. » ou « A la messe, on ne peut pas prier tranquillement ».

Il faut prendre conscience de la différence entre « prier » et « célébrer ». « On ne vient pas à la messe pour prier mais pour célébrer ». Cette affirmation d'un liturgiste est une manière un peu brutale de dire la différence entre la prière privée et la prière publique. Ce n'est pas une question de qualité de la foi mais de statut de la prière. Quand on est en dehors de la

[1] Ce texte est rédigé à partir des notes préparatoires de cours donnés à l'Église St Albert le Grand puis à NSAE dans les années 1994 et suivantes.

[2] J'emploie le mot « Église » dans le sens donné par Vatican II : Église, peuple de Dieu. C'est lui qui célèbre.

communauté, on prie comme on veut, où on veut, dans l'attitude qu'on veut, le temps qu'on veut. Même la méditation de l'Évangile en équipe est privée. Par contre, la célébration eucharistique, la messe, est publique. On peut dire que la liturgie est la « fonction publique » de l'Église, peuple de Dieu, et comme telle elle obéit à des règles.

Quel est le sens du mot « liturgie » ? Il est toujours intéressant de chercher le sens des mots car ils ont une histoire. Liturgie est un mot d'origine récente dans l'Église romaine. En Orient, il désigne la célébration eucharistique elle-même. En Occident, il s'applique à toute célébration des sacrements et des rites. Il n'est devenu populaire qu'au XIXème siècle et on l'utilise pour la première fois dans le droit canon (le droit propre à l'Église) en 1917.

Il vient du grec « *leitourgos* », lui-même formé de deux mots : « *leitos* », peuple et « *ergon* » action comme dans ergothérapie ou métallurgie. Il indique une action et même un travail. L'eucharistie n'est pas quelque chose dont on parle mais quelque chose que l'on fait. « Faites ceci en mémoire de moi. » Quand Vatican II utilise l'expression « action liturgique », c'est un pléonasme mais un pléonasme volontaire pour bien faire comprendre que la liturgie mobilise toute l'activité de ceux qui sont présents. On n'assiste pas, on ne participe même pas on « célèbre ». Il a fallu changer des mentalités qui ont duré plusieurs siècles pour retrouver le sens profond de la célébration. Ce n'est pas pour revenir en arrière aujourd'hui !

Dans le courant du Moyen Âge, les fidèles ont cessé de comprendre ce qui se passait à la messe, surtout en raison de l'usage du latin mais pas seulement. Comme ils restent religieux, ils continuent à aller à l'église et remplacent la liturgie par de « pieux exercices » : le chapelet, l'élévation, l'adoration du Saint Sacrement, etc. On ne partage plus le pain, on multiplie les prières qui ont au moins l'avantage d'être en langue populaire : l'acte de foi à côté du Credo, l'acte de contrition à côté du Confiteor.

Quand Pie XII, en 1953, réforme la liturgie de la Semaine Sainte, il précise : « On instruira les fidèles de la valeur de la liturgie qui l'emporte de loin sur les autres genres et coutumes de dévotions ». Il ajoute cependant qu'elles peuvent « constituer un acheminement pour ceux qui sont trop loin ».

Si, après Vatican II, on avait pris soin de demander l'avis des fidèles et de leur expliquer le pourquoi des changements, si cela n'avait pas été avant tout une affaire de clercs, on aurait évité bien des problèmes. Il ne faut jamais mépriser les formes de piété populaire parce qu'elles répondent à un besoin humain profond qui vient du fond des temps. L'ignorer risque de « déshumaniser » l'expression de la foi. Se pose alors la question : comment faire droit à ce besoin sans tomber dans le sacré archaïque que le judaïsme et surtout le christianisme ont dépassé et qu'il nous arrive de retrouver dans les moments de détresse ? Comment amener à une prière plus liturgique sans faire fuir les gens habitués à ces dévotions ? Et si on les conserve ou si on y revient comme aujourd'hui, comment ne pas faire fuir ceux qui les considèrent comme des gestes qui s'apparentent à la magie ? le problème n'est pas résolu et ne peut l'être que par une pédagogie prolongée.

Continuons à explorer le mot « liturgie ». Il est entré dans le vocabulaire religieux par la « Septante » (traduction en grec du Premier Testament faite à Alexandrie au IIIème siècle avant Jésus-Christ. La légende veut qu'elle ait été faite par 70 érudits. Elle a servi de base à la traduction en latin de St Jérôme, longtemps la seule valable pour les catholiques). Il traduisait le mot hébreu « *avodah* » : travail. Où la Septante a-t-elle trouvé ce mot ? Dans les cités grecques où il désignait les services publics assumés par de riches particuliers au nom de la cité et qui concernaient des intérêts vitaux comme, par exemple à Athènes l'organisation des grandes fêtes religieuses des Panathénées en l'honneur de la déesse Athéna protectrice de la cité, mais aussi la construction d'un navire de guerre ou d'une fontaine publique. Ce ne sont pas des affaires individuelles ou privées mais des affaires qui relèvent de l'intérêt du peuple tout entier, de la communauté organisée, nous dirions aujourd'hui de la nation. Ce terme peut s'appliquer à la communauté chrétienne organisée en Église. Comme le rappelle Vatican II, la liturgie est un acte social public, mis en oeuvre par toute la communauté. Par lui, la communauté peut parvenir à la communion, passer du « je » au « nous ». Cet acte social public est par ailleurs ouvert à tous, à la différence des assemblées des sociétés secrètes ou des sectes.

Une précision : quand on dit que la liturgie est la fonction publique de l'Église, on ne veut pas dire que les membres du clergé soient des « fonctionnaires de Dieu ». Cette image doit être

corrigée par le fait que ce n'est pas le clergé qui célèbre - même si cette idée demeure dans beaucoup d'esprits - mais le peuple de Dieu tout entier qui exerce la fonction sacerdotale. Il est « prêtre, prophète et roi » par le baptême qui nous a incorporés au Christ. C'est le peuple chrétien tout entier qui offre le nouveau « sacrifice », entendu non comme la mort sanglante du Christ censée satisfaire un Dieu irrité comme le chantait « Minuit chrétien » mais une vie entière donnée à Dieu et aux autres, jusqu'à la mort, celle du Christ comme la nôtre. C'est l'Église toute entière qui prend en charge cet acte. Le chrétien n'agit pas en tant qu'individu isolé mais en tant que membre d'un corps puisque le partage de la Parole de Dieu et le partage du pain nous font Corps du Christ. Célébrer n'est pas la collection de prières individuelles, même si celles-ci peuvent trouver une place limitée dans la messe. Nous ne sommes pas là pour nous, nous exerçons la fonction sacerdotale de l'Église : louange, supplication, écoute de la Parole, consécration du monde et du temps à Dieu, partage entre les présents, les absents et les pauvres, communion de Dieu et du monde par Jésus Christ et l'Église qui est son Corps. Le rôle de la Prière universelle, remise à l'honneur par Vatican II, est de nous rappeler qu'il n'y a pas de séparation possible entre le monde où nous sommes immergés et la célébration.

La célébration doit garantir la communion entre les individus et les groupes qui composent la communauté, quelles que soient par ailleurs leurs idées ou leur appartenance sociale. Elle doit garantir ce qu'a voulu le Christ et que l'Église est chargée de maintenir. La célébration obéit donc à des règles mais il est légitime de chercher si elles sont bien conformes à la volonté du Christ.

Nous nous interrogerons d'abord sur la spécificité, le caractère propre de la célébration chrétienne par rapport aux autres célébrations car nous ne sommes pas les seuls à célébrer, en cherchant ce qui l'enracine profondément dans l'humain : la notion de sacré, les rites, les symboles utilisés, et en quoi elle est différente parce qu'elle nous entraîne dans une autre manière de croire en Dieu.

Tous les Hommes croient ou ont cru à l'existence d'une force supérieure. Seuls 10 à 15 % se disent réellement athées et il paraît que ce pourcentage ne varie guère. Mais entre cette (ou ces) force(s) qui fascinent et font trembler et Dieu le Père de Jésus, il y a une grande différence. Il a fallu pour cela la longue marche spirituelle du peuple juif, le peuple de Dieu (il a été le premier à porter ce nom et il reste la « racine sainte ».) Sans elle, sans lui, la venue du Christ n'aurait pas été possible. Il a permis la révélation en Jésus de la plénitude de l'amour de Dieu. C'est aux chrétiens de poursuivre maintenant cette marche sous la conduite de l'Esprit dont on devrait bien croire qu'il ne s'est pas arrêté de nous inspirer au IVème siècle ou au Moyen Âge ! On ne voit pas pourquoi il ne nous permettrait pas aujourd'hui, de modifier certaines de nos manières de croire et de célébrer.

Nous nous efforcerons ensuite de suivre l'évolution de la célébration dans l'Histoire pour essayer de repérer à travers les siècles, les continuités et les déviations apparues en raison des liens entre l'Église et le monde, que les études de l'Histoire et de l'exégèse nous permettent désormais de déceler et de comprendre.

SACRÉ, SYMBOLES, RITES ET SACREMENTS

Si on cherche à savoir ce que l'on fait et pourquoi on le fait dans la liturgie, nous avons besoin de différentes sciences. Cette recherche nous en apprend beaucoup sur l'Homme[3].

La première science utile est l'ANTHROPOLOGIE (du grec *anthropos*, l'Homme), c'est-à-dire la science de l'Homme dans ses comportements culturels : croyances, art, institutions, etc. Nous y verrons par exemple que les rites ne sont pas propres aux chrétiens, qu'il y a des rites depuis qu'il y a des Hommes et peut-être même des animaux. Pour nous, le problème est de savoir comment le chrétien se situe par rapport au sacré et aux rites.

La seconde est l'HISTOIRE sans laquelle on ne peut pas comprendre la situation actuelle de la liturgie et les conflits qu'elle engendre. Ils proviennent la plupart du temps de la méconnaissance de l'Histoire en général et de l'Histoire de l'Église en particulier.

La THÉOLOGIE naturellement. La liturgie est une manière concrète de faire de la théologie. Nous ne nous faisons pas la même idée de Dieu si nous nous mettons en cercle autour de l'autel pour célébrer, si nous sommes actifs par les chants, l'écoute, les gestes et la communion ou si le prêtre est relégué au fond de l'église, tourne le dos et parle tout bas dans une langue incompréhensible au commun des mortels. Dans le premier cas, Dieu est proche de nous, c'est l'Emmanuel. Dans le second, Dieu est loin, c'est presque le Dieu du sacré « primordial » dont nous allons parler. On ne s'adresse à Lui qu'avec un respect peureux (Nous osons dire… Daigne accepter…, etc). On ne regarde pas l'hostie à l'élévation, on ne la reçoit pas dans les mains à la communion mais directement sur la langue, etc.

Les SCIENCES HUMAINES : psychologie, sociologie, voire psychanalyse. On a aussi besoin des ARTS, musique, architecture. Nous n'avons pas encore réussi à trouver un style d'églises ou de chants à la fois beau, signifiant et facile d'accès pour les fidèles. Enfin, il ne faut pas oublier que la liturgie a à voir avec le THÉATRE par les lectures et les déplacements qui demandent une bonne exécution et qui, d'une certaine façon, relèvent de la mise en scène. Il faudrait se souvenir que le théâtre est né en Grèce ou au Moyen Âge en Occident, de représentations religieuses.

L'HOMME ET LE SACRÉ

Nous commençons par là parce que le sacré est le socle de tout l'édifice liturgique et qu'il n'est pas la propriété du christianisme. Nous avons mis du temps à comprendre que les autres cultures, les autres religions avaient leurs propres formes de sacré et, qu'à bien des égards, notre sens du sacré n'était pas très différent du leur. Notre recherche fera apparaître l'originalité du sacré dans le judéo-christianisme, au moins quand nous en respectons le caractère propre.

Une précision préalable : je parle souvent du judéo-christianisme. On ne peut pas séparer le christianisme de ses racines juives. « Spirituellement, nous sommes des sémites » disait Pie XI. C'est particulièrement vrai pour la liturgie. Les premiers chrétiens étaient tous des juifs et ne connaissaient que la liturgie juive qui était naturellement celle de Jésus et ils s'en sont servis pour célébrer. La première partie de la messe est tirée de la liturgie synagogale (chants, lectures et commentaires des textes bibliques, acclamations, etc). La seconde reprend les rites du repas pascal tel que Jésus l'a célébré avec ses disciples.

Parce que nous vivons dans une civilisation profondément marquée par le christianisme, quand les gens ont besoin de marquer certaines circonstances importantes de leur vie (naissance, mariage, enterrement) par des gestes inhabituels, ils ont encore recours à l'Église parce qu'elle garde une bonne gestion du sacré. Il est important de connaître ce que représente ce besoin profond :

[3] Je mets systématiquement une majuscule à Homme pour ne pas avoir à préciser chaque fois qu'il s'agit des hommes et des femmes... dont l'Église n'a que trop tendance à oublier l'existence.

- une étape à dépasser dans l'évolution de l'esprit humain ?
- ou un besoin inhérent à l'Homme, quelle que soit son évolution technique ou spirituelle ?

Dieu a une histoire

L'Homme est un « tard venu » dans l'Histoire de l'Univers, Dieu encore plus... Il est important de se souvenir qu'il n'y a à peine plus de deux siècles que nous avons commencé à soupçonner que le monde était plus vieux que ce qu'en disait la Bible et quelques décennies que nous pouvons dire que l'Univers compte environ15 milliards d'années. Au Moyen Âge, dans le village de Montaillou, on pensait que Jésus était contemporain des arrière grands-parents !

• L'Univers aurait autour de 15 milliards d'années.
• L'Homme, quelques millions d'années. On estimait son apparition, il y a quelques décennies à un million d'années. Il a beaucoup vieilli depuis les dernières découvertes ! On estime désormais à 7 millions d'années l'apparition des premiers hominidés comme Lucy.
• *Homo habilis* qui se sert des cailloux comme outils : 3 millions.
• Puis vient *Homo erectus* qui se tient debout et chez qui le langage est anatomiquement possible.
• *L'Homo religiosus* avec l'apparition des premières sépultures et les premiers signes de croyance dans l'au-delà, ne date que de 100.000 ans !
• L'art (peintures rupestres, pierres dressées) : 40.000 ans.
• Abraham, figure symbolique des patriarches aurait pu vivre 3 800 - 3 500 ans avant notre ère.
• Moïse pourrait se situer vers 1 200 ans avant notre ère.
• Jésus a vécu il y a 2 000 ans.

Pendant longtemps, la chrétienté a ignoré ce qui nous précédait et nous entourait. Il paraissait évident que ces croyances étaient sans intérêt, voire méprisables. Depuis un siècle, on s'y intéresse beaucoup ainsi qu'aux autres cultures. Nous avons été bien obligés de renoncer à nos jugements méprisants. Les recherches ont réservé beaucoup de surprises qu'il a bien fallu assimiler et vis-à-vis desquelles nous avons dû nous justifier ou nous corriger.

Pendant des siècles, le sacré allait de soi. Le monde était « enchanté » selon l'expression de Marcel Gauchet : il y a des forces supérieures, des divinités ou un Dieu. Ceci était évident et rares étaient ceux qui remettaient cette évidence en question. Puis, on s'est mis à critiquer ce qu'on a appelé des « illusions » et à dire que cette pensée relevait du stade infantile de l'Humanité. Maintenant qu'on a découvert la Raison, il faut voir la réalité telle qu'elle est et non telle que l'Homme l'imagine ou la souhaite. « Après tout, la Vérité est peut-être triste... » soupire Renan. D'autres affirment que l'Église et les classes dirigeantes qui lui sont liées, veulent maintenir cette illusion pour garder leur domination. « La religion est l'opium du peuple », tonne Marx, non sans raisons dans la situation économique et sociale du XIXème siècle !

Freud et la psychanalyse se situent sur un autre plan. Nous sommes des enfants devant un Père Tout-Puissant et terrible, voire cruel. Il faut sortir de cet état infantile pour devenir adulte et, symboliquement, « tuer le père ».

Feurbach, enfin, explique que ce n'est pas Dieu qui a créé l'Homme à son image, mais l'Homme qui a créé Dieu à la sienne. Cette critique est l'une des plus fortes. Nous projetterions dans des figures plus ou moins idéales, nos sentiments, nos idées les plus nobles : justice, paix, amour,beauté.

Reste à savoir pourquoi nous faisons tous cela ! Ethnologues, sociologues, anthropologues se sont mis au travail et ont écrit des centaines de livres. Pour n'en citer que quelques uns : Mircéa Eliade, Roger Caillois (Le profane et le sacré), Otto (Le sacré), Dumézil, Lévy-Strauss, sans compter les historiens des religions.

Que disent-ils ? Que le sens du sacré n'est pas une étape, un stade infantile de la conscience humaine. Tous les Hommes ont confusément le sentiment qu'il y a au-dessus d'eux des choses qui les dépassent, en haut, en avant, ce qu'on appelle le « transcendant ». Le jeune

couple qui veut un mariage religieux ou tout simplement une belle fête ; les familles qui ne veulent pas qu'un des leurs « soit enterré comme un chien », tous pensent que nous ne sommes pas (ou pas seulement) des animaux, qu'il y a quelque chose d'autre en nous et hors de nous et font ainsi, consciemment ou non, cette expérience. Notre esprit est bâti ainsi, nous ne pouvons pas penser autrement. Le sens du sacré est un élément de la structure intérieure de notre esprit. Un de mes amis, philosophe, dit : « L'Humanité n'est elle-même que quand elle sort d'elle-même pour s'élever au-dessus d'elle-même ». L'Homme n'est vraiment un Homme que quand il sort de lui-même pour faire l'expérience d'une réalité plus haute et différente de lui. Ma conviction profonde est que tout Homme a besoin de cette expérience de la transcendance pour s'humaniser, qu'il l'appelle Dieu ou autrement. Mais la manière de manifester cette « foi », l'idée qu'on se fait de Dieu ou de ce en quoi on reconnaît le transcendant, n'est pas indifférente. Pour un chrétien, par exemple, avoir peur de Dieu ou le considérer comme Jésus quand il parlait de son Père, ne nous humanise pas de la même façon. D'où les batailles de la théologie... et de la liturgie !

Nous ne cesserons jamais de chercher la véritable image de Dieu. Je pense à ce film de John Huston : « Le faucon maltais ». Une bande de malfrats cherche frénétiquement à s'emparer de la statue d'une idole en or qui fera leur fortune et leur permettra de couler des jours heureux. Quand ils s'en emparent enfin, après bien des malheurs et des morts, ils s'aperçoivent qu'elle est seulement recouverte d'une pellicule d'or !

Nous ne pouvons nous faire qu'une fausse idée de Dieu, en faire une idole. Et pourtant, c'est cette recherche, jamais aboutie, qui fait de nous des êtres humains !

Qu'est-ce que le sacré ?

Ce qui est à la fois séparé et circonscrit. Sacré vient du latin « *sancire* » : c'est la définition d'une enceinte réservée. Tout ce qui est en dehors de cette enceinte, devant, autour, ailleurs est « profane ». Autrement dit, il existe une domaine réglé de manière transcendante où il se passe des choses essentielles et qui est interdit. Il s'oppose au domaine où l'Homme est libre de penser et d'agir à sa guise.

Quel est le domaine du sacré ? Pour Otto, ce qui à la fois attire et est perçu comme dangereux : « *mysterium fascinans et tremendum* » (mystère qui fascine et fait trembler). Il va plus loin : c'est autre chose que les objets immédiats, tout autre chose que quoi que ce soit dans le monde bien que présent à toute chose. Par réflexion, il apparaît comme souverain et tout-puissant.

On fait « sacrés » des objets ou des personnes ou des phénomènes naturels parce qu'ils provoquent terreur et fascination. Il suscite des interdits et des tabous. C'est le « sacré sauvage » de Roger Bastide que je préfère appeler le « sacré primordial » car nul n'échappe à cette expérience. On peut en saisir les signes autour de nous, y compris dans la religion chrétienne.

Les signes du sacré

- Les phénomènes naturels inquiétants : tonnerre, éclipse, tremblement de terre.
- Tout ce qui est lié aux mystères de la vie : fécondité, sexualité, la mort surtout. La sépulture des morts est le premier signe religieux décelé. Tout le rituel de la mort reste très prenant dans notre civilisation (enterrement, Toussaint...) et garde un intense besoin de ritualisation. Dans « Une poignée de gens », Anne Wiazemski raconte comment sa tante dont le mari venait d'être sauvagement assassiné lors de la révolution russe de 1917, est sauvée de la folie par un groupe de femmes venues prier près d'elle, à genoux, avec des cierges, comme pour une veillée funèbre.
- Les spécialistes du sacré : sorciers, chamans, voyants comme Samuel dans la Bible, prêtres. Ils forment un collège à part, au sommet d'une société hiérarchique ou une caste au service du pouvoir. « Ils opèrent la conciliation sacrificielle et propitiatoire avec les forces de la Nature ». Ils connaissent les mystères, les rites et organisent le culte. On ne peut s'empêcher d'y voir des harmoniques certaines avec le clergé catholique dans sa conception actuelle.

- Les dirigeants dans la mesure où ils disent tenir leur pouvoir de la transcendance ou de ce qu'on lui assimile : du Pharaon à Staline en passant par les rois de France qui recevaient l'onction sainte à Reims et étaient censés guérir les écrouelles. Même de nos jours, il reste une aura sacrée autour du pouvoir. (Est-ce pour cela qu'on y admet difficilement les femmes ?)

- Des lieux et des espaces : « *fanum* », le lieu sacré où on ne doit pas pénétrer sous peine de sacrilège et de mort. Lors de la fondation de Rome, Romulus a pu tuer son frère jumeau et rival parce que celui-ci avait, par dérision, sauté par dessus la ligne symbolique de délimitation de la ville. Ou le Saint des Saints dans le Temple de Jérusalem réservé au seul Grand Prêtre.

Le problème des limites

Tout le reste est « profane », en dehors des limites, donc à la libre disposition des Hommes. Se pose alors le problème des limites : qu'est-ce qui est sacré donc intouchable ? qu'est-ce qui est profane donc libre ? Si tout est sacré, on ne peut toucher à rien, tout est immuable, par exemple dans les institutions ou le culte. Le Livre Saint peut être sacré. Ce fut longtemps le cas de la Bible pour les catholiques jusqu'à ce que le Pape Pie XII en 1943 autorise les recherches scientifiques et historiques à son sujet. Aujourd'hui encore, les « créationnistes » donnent la Genèse pour scientifiquement vraie et c'est aussi le cas du Coran pour la plupart des musulmans.

Les rites sont sacrés si on considère la liturgie comme d'origine divine. Les « traditionalistes » veulent la messe en latin parce que ce serait la langue sacrée de l'Église. En outre, le latin conserve le caractère mystérieux et incompréhensible des rites. « C'est ce que l'on ne comprend pas qui est le plus beau » affirme Paul Claudel. Les occidentaux qui suivent le rituel bouddhiste dans une langue que très peu d'entre eux comprennent, n'obéissent-t-ils pas au même sentiment ?

Si au contraire, tout est profane, il n'y a plus de barrière, plus de limites, plus de raison d'interdire quoi que ce soit. C'est largement ce que nous vivons. Prenons l'exemple de l'inceste, un des plus anciens interdits. Y en a-t-il plus qu'autrefois ? On n'en sait rien mais on en parle davantage. J'ai été très frappée par le témoignage d'une assistante sociale des Vosges qui a constaté son irruption depuis la fermeture des usines textiles qui assuraient la vie économique de la région. « C'est tout ce qui me reste » confesse un père. Quid de la Loi et de la « castration symbolique » c'est-à-dire des interdits qui nous font quitter le stade infantile du miroir pour accéder à la conscience de notre autonomie et de l'existence de l'autre ? Dans le domaine de la sexualité par exemple, qui doit dire les limites ? Le pape ? l'Etat comme en Chine? la conscience individuelle comme le réclame l'Occident ?

Le sacré en régime chrétien

A première vue, il n'y a pas de différence entre sacré et saint. L'hébreu ne connaît pas le mot sacré mais le mot « *qadosh* » que la Septante traduit par « *haghios* » (saint) et non par « *hiereus* » (sacré). Cependant, comme le sacré, le saint sépare et entraîne des interdits. Dans la Genèse, il est interdit de manger du fruit d'un certain arbre. Dans l'Exode, Moïse doit ôter ses sandales pour approcher Dieu et on ne peut regarder Dieu sans mourir. Le Lieu Saint dans le Temple est réservé au Grand Prêtre. Les hébreux n'ignorent ni les rites ni les mythes et ont bien une caste sacerdotale. Le peuple « élu » donc séparé, saint, a comme les autres des marques de sacré primordial.

Mais... pour eux, il n'y a pas d'autres dieu que Dieu. C'est à dire que la Nature et tout ce devant quoi on s'agenouillait, sont désacralisés. Dieu n'est pas dans les astres ni dans le tonnerre ni dans les arbres ni dans le Roi. L'implication de cette dernière affirmation est formidable : si personne ne peut être dieu, tous les Hommes sont égaux devant Dieu. Steiner y voit une des raisons du rejet du judaïsme. L'idéologie nazie par exemple, a cherché à réhabiliter une forme de paganisme .

Dans les Tables de la Loi, les interdits sont essentiellement moraux. Le Dieu terrible du Sinaï est aussi Celui qui est là, près de nous. Il n'est pas le Dieu des morts comme Osiris mais le Dieu des vivants. Il est celui qui a fait alliance avec les Hommes, qui est leur partenaire dans

l'Histoire. Car Dieu est dans l'Histoire. Notre expérience de Dieu change, qu'elle soit personnelle ou collective. La Bible nous présente Dieu dans « tous ses états », c'est-à-dire depuis le Dieu du sacré primordial jusqu'au Dieu de Jésus. La « révélation » est la lente démarche du peuple hébreu qui se détache progressivement du sacré pour accéder à la sainteté de Dieu. Notre conscience de Dieu n'est pas immuable mais elle est une découverte, un chemin : « Je suis le chemin, la Vérité, la Vie » dit Jésus d'après St Jean. Par moi, en suivant le chemin que je vous ai montré, vous trouverez la Vérité et la Vie, c'est-à-dire Dieu.

Avec le prophétisme, on était passé de la sainteté extérieure qui avait maintenu le sacré (Lieu Saint, sacrifice d'animaux...) à la sainteté intérieure : « Déchirez vos cœurs et non vos vêtements » dit le Prophète Joël (voir aussi Jérémie). Ce n'est plus la peur du Tout-Puissant mais l'appel à une vocation, à l'accomplissement de ce qu'il y a de meilleur en nous.

Avec Jésus, Dieu devient un Homme et même a pris, par sa mort ignominieuse, la condition d'esclave. Il faut retrouver le formidable impact de cette affirmation et son rejet puisque nous trouvons toujours un autre sens pour nous faire revenir au sacré primordial.

Jésus est le « Grand Prêtre » selon l'Épitre aux Hébreux. Or Jésus n'appartient pas à la caste sacerdotale, c'est un laïc. On voit dans Luc, qu'il ne fait pas la première lecture dans une synagogue parce qu'elle est réservée aux prêtres. Ce n'est donc pas non plus un prêtre qui a « fait » le premier l'Eucharistie ni les suivantes puisqu'il n'y a pas de prêtres au sens où on l'entend aujourd'hui dans les premières communautés chrétiennes. C'est le rejet du sacré réservé à une classe sacerdotale.Tout le peuple est prêtre, prophète et roi.

Il n'y a plus de lieu sacré : dans l'épisode de la Samaritaine, Jésus affirme qu'il n'y en a plus, ni à Jérusalem ni au Mont Garizim, lieu sacré des Samaritains mais que Dieu est partout où on l'accueille « en esprit et en vérité ». De même, il n'y a plus de sacralisation du temps : le sabbat est pour l'Homme et non pas pour Dieu (Marc 2,27).

Il n' y a plus de distinction entre le pur et l'impur. Dans Marc 7,15,Jésus et ses disciples ne pratiquent pas les ablutions rituelles avant le repas, ce qui scandalise les pharisiens et fait dire à Jésus que ce sont des préceptes d'Hommes.

Est-ce à dire que le sacré a disparu ? Non. « Dieu ne se révèle pas à l'Homme en l'amenant à se fuir ». Dieu rencontre l'Homme, le saisit au vif de son humanité, c'est-à-dire avec son besoin de sacré, de rites, de mythes, de symboles, mais de manière à régénérer, à convertir ce besoin pour l'humaniser. C'est le besoin de sacré en l'Homme qui lui fera découvrir Dieu. Mais c'est Dieu qui permettra à l'Homme de devenir un Homme en connaissant mieux ce pour quoi il est fait, sa vocation.

Dans « La liturgie après Vatican II », le père Congar écrit : « L'Évangile n'abolit le sacré de mise à part qu'en abolissant aussi la catégorie de profane... Tous ont, en Jésus-Christ, un plein accès à Dieu, qu'ils soient juifs d'origine ou païens de la veille ». (Ce qui signifie qu'il n'y a plus de peuple élu, juif ou chrétien, mais une seule Humanité.) « Et le culte qu'il doit rendre est celui de leur vie même, en tant que rapportée à Dieu et à sa volonté... C'est toute la vie du chrétien qui est sacrée, à la seule exception de ce qu'on en profane par le péché. Tout ce qui est vécu dans le Christ édifie le temple spirituel... Tel est le sens du ‘sacerdoce royal’ du Nouveau Testament ». Voir aussi St Augustin : « Tous sont saints, tous ont un sacerdoce royal ».

Il faut cependant tenir compte du besoin de sacré des Hommes mais en lui donnant un sens différent. « Dans la mesure même où il est un animal métaphysique et un animal religieux, l'Homme est voué aux symboles car l'au-delà de la réalité dépassant ce qui est accessible à l'expérience sensible, se perçoit par des signes ». Il est nécessaire d'avoir recours aux symboles les plus profonds : lumière, eau, partage de repas, lieu consacré (et non sacré !) mais il est nécessaire d'éviter tout ce qui serait magie et superstition pour les ramener à leur sens de relation avec la réalité spirituelle et indicible. Il faut éviter au maximum, de tenir aux « choses sacrées » qui l'emporteraient sur les valeurs humaines. Le blasphème et le sacrilège sont dans tout ce qui dégrade l'Homme et le prive de sa liberté et de ses droits, de ses moyens de vivre décemment et de se construire, autrement dit de tout ce qui lui permet de s'humaniser.

CÉLÉBRER

La célébration chrétienne s'enracine profondément dans le fond commun de l'humanité. « Dieu ne se révèle pas en l'Homme en l'amenant à se fuir, » disions-nous avec le père Bouhier dont le livre « Le rite et l'Homme » a servi de référence avant Vatican II. Ce qu'il y a de plus riche en l'Homme et qui vient de Dieu, ne peut pas ne pas se retrouver dans la foi chrétienne sinon elle serait désincarnée et déshumanisante. Nous sommes, de fait et dans le concret des choses, solidaires et fraternels avec tous les Hommes qui célèbrent ou ont célébré leur foi. Ce qui n'enlève rien à la spécificité chrétienne.

Pourquoi célébrons-nous ?

Beaucoup de gens sont mal à l'aise aujourd'hui avec les rites, en particulier dans l'Église catholique. Ils paraissent peu compréhensibles et on n'en voient pas la nécessité. Même s'ils croient en Dieu, ils pensent souvent que Dieu n'en a pas besoin.

C'est vrai. Dieu n'a besoin de rien, ni de nos prières, ni de nos cérémonies et encore moins de nos sacrifices. Il a besoin que nous fassions « sa volonté » qui est que nous vivions de paix, de justice, d'amour. Alors, pourquoi les célébrations, les rites, les cérémonies ? Parce que nous, humains, avons besoin de cela. L'Homme est aussi un animal ritualiste. Il a besoin de rites, de fêtes, de symboles pour exprimer ses sentiments et en particulier sa foi. Toutes les religions connaissent ces manifestations. Il ne faut pas les prendre à la légère.

Célébration vient du latin « *celeber* » : lieu fréquenté par une foule nombreuse, notamment pour une fête. Le sens du mot a évolué pour signifier : accomplir solennellement une cérémonie. Par exemple :

- une étape de la vie ou de la mort : mariage ou enterrement. Lorsque ceux-ci ne sont pas accompagnés d'une cérémonie civile ou religieuse, ils paraissent incomplets.
- la glorification d'un grand homme ou d'un groupe d'hommes qui sont des modèles parce qu'ils sont considérés comme des saints ou des héros de la guerre ou de la Résistance. Je me souviens d'une célébration très émouvante vue à la télévision anglaise pour le 11 Novembre. Toute la foule, famille royale comprise, chantait des cantiques autour de cette inscription : « Ils sont morts pour que nous vivions ».
- un événement comme le 14 Juillet ou la victoire de 1945 destiné à resserrer le lien social.

Du lieu on est passé au contenu mais c'est toujours lié à une fête. Seulement la célébration est le moment qui donne sens à la fête. Pour les chrétiens, ce qui donne sens à la fête qu'est censée être la messe du Dimanche, c'est le mémorial de la vie, de la mort, de la Résurrection et de l'espérance du retour de Jésus dont nous faisons l'anamnèse (remise en mémoire).

Quel lien cela a-t-il avec la fête des Hommes ? Pour cela, il faut comprendre ce qu'est une fête.

Une fête, ce sont des gens qui se réunissent pour faire ensemble du bruit, chanter, parler, danser, manger généralement plus que d'habitude, voire avec excès. Le mot « festin » a la même étymologie que fête. « Le Seigneur va donner sur cette montagne, un festin pour tous les peuples, un festin de viandes grasses et de vins vieux, de viandes grasses succulentes et de vins décantés » (Isaïe 25,6).

En fait, il ne s'agit pas seulement de boire et de manger mais aussi de se rassasier de la présence des autres, ce que rappellent beaucoup d'expressions de notre langue : dévorer des yeux, boire ses paroles. C'est-à-dire toute forme d'assimilation physique ou intellectuelle. On raconte que lorsque Jean-Paul Sartre passa l'écrit de l'agrégation, une des dissertations portait sur la connaissance. Il commença son devoir par : « Il la dévorait des yeux ». Son correcteur se serait exclamé : « Celui-ci sera le premier du concours ! » Ce qui fut le cas. On pourrait dire aussi beaucoup de choses sur le film « Le silence des agneaux » et son psychiatre anthropophage !

D'où vient ce besoin de fête ? On passe plus de temps à gagner sa vie qu'à la vivre. (Pensez au deuxième récit de la Genèse qui est une méditation sur la condition humaine : « Labourer à

la sueur de son front », c'est déjà « Métro, boulot, dodo ! »). Le quotidien est terne, dur, répétitif. Une rupture est nécessaire, une sorte de verticalité qui interrompe la platitude morne de la vie quotidienne. Quelque part, cela rejoint l'idée de transcendance.

Les anthropologues ont beaucoup étudié les fêtes chez les peuples « primitifs ». Dans le « *potlach* » il leur arrive de « gaspiller » toutes leurs provisions. N'est-ce pas ce qu'on reproche aussi aux pauvres qui font la fête ? Je pense à ce mariage portugais chez des gens modestes où on invite 200 personnes quitte à dépenser toutes ses économies. N'est-ce pas aussi ce qu'on reprochait à Madeleine versant un parfum de prix sur les pieds de Jésus ? Souvenons-nous de sa réponse.

La fête est un autre monde que celui de tous les jours, « le temps des émotions intenses et de la métamorphose de son être ». Dans « Un roi sans divertissement » film tiré d'un roman de Jean Giono, on raconte l'histoire de cet homme qui trompait l'ennui de l'interminable hiver des plateaux cévenols en assassinant des jeunes filles et en cachant leurs cadavres. L'enquêteur demande au curé de faire une messe de Noël avec beaucoup de lumières et de chants pour que l'assassin ne tue pas cette nuit-là, ce qui fut le cas. Lorsqu'il l'eut arrêté, il lui demanda : « Vous avez une femme, des enfants, des biens, cela ne vous suffit pas ? » « A vous, cela vous suffirait ? » rétorque l'assassin. L'enquêteur finit par se suicider pour ne pas faire comme lui...

Dans la monotonie de la vie quotidienne, on vit du souvenir de la dernière fête et de l'espoir de la prochaine, qu'il s'agisse des vacances ou de la rencontre de l'être aimé. Par là, la fête s'apparente au sacré puisque celui-ci est ce qui est séparé du profane, un temps hors du temps.

Il faut aller plus loin, plus profond : le monde s'use, s'épuise avec le temps, il est abîmé, il faut le réparer, le renouveler. La fête est une sorte de récréation du monde : pendant quelque temps, on retourne au désordre, au chaos primitif. A partir de là, la célébration, par des rites rappelant le mythe du héros fondateur, un Homme ou un Dieu qui a organisé la tribu ou la cité, recrée un monde ordonné. On quitte un moment le quotidien pour se consacrer à l'essentiel c'est-à-dire ce qui donne du sens : vie, fécondité, référence au divin, ce qui dépasse l'Homme et lui permet de « renaître », de faire confiance à l'avenir, de retrouver un monde « sensé », dans les deux sens du terme : raisonnable et qui a un sens, un avenir.

La fête est aussi un acte de communion : la famille a besoin de se retrouver, les anniversaires, les mariages sont des occasions de le faire. Le groupe social a besoin de se ressouder : d'où les manifestations politiques ou patriotiques. Les uns et les autres vont vivre ensemble un certain nombre « d'actions symboliques » qui assurent le retour aux racines communes et fortifient l'attachement aux objectifs ou aux croyances du groupe : fête nationale, fête du parti, rassemblements religieux comme les JMJ ou les pèlerinages (La Mecque, Lourdes, Bénarès).

Il faut reconnaître que le monde moderne menace la fête. On « assiste » plus qu'on ne participe, par exemple aux concerts, aux matchs ou au Tour de France (on a les fêtes qu'on mérite !). Le spectacle remplace l'action symbolique.

Comment célébrons-nous ?

Nous avons utilisé deux mots : rite et action symbolique. Chaque fête a en effet ses rites et ses symboles. Il nous faut préciser leur sens.

Le symbole en particulier, a engendré des confusions et des interprétations malheureuses, par exemple avec les protestants. Il est un moyen de « signifier », de relier ensemble deux choses dont l'une est hors du monde sensible, définitivement absente.

L'imagination symbolique

Pour appréhender le monde qui nous entoure, notre conscience emploie plusieurs moyens :

- soit directement parce que la personne ou l'objet sont là. Je peux les voir, les toucher, les entendre. Par exemple ce stylo sur la table que je peux prendre, sentir, montrer. Par la perception, la sensation, il y a une coïncidence entre la chose et ce que je me représente, plus ou moins exacte cependant car il faut toujours tenir compte en effet, de celui qui voit ou entend, d'où la diversité des témoignages sur un même événement.

- Soit indirectement, parce que la personne ou la chose est absente, lointaine, voire inaccessible. Je peux cependant me la représenter par une « image » au sens large : visuelle, sonore ou autre. Là, l'imagination est en jeu. Par exemple, sur la route, il va y avoir un croisement. Je dois trouver un moyen simple et rapidement déchiffrable pour avertir l'automobiliste. Je place un panneau avec un X.

Nous utilisons sans cesse des signes, par exemple en mathématiques, des chiffres ou + - % des portées ou des notes pour la musique, etc. Ils sont choisis plus ou moins arbitrairement. On « convient » de leur signification. Ils sont toujours « ostentatoires » c'est-à-dire qu'ils sont faits pour attirer l'attention. Mais le signe n'est pas ce qui est signifié : c'est une manière simple et conventionnelle de représenter une chose qui n'est pas là mais qui est tout de même quelque part dans le monde.

C'est plus compliqué quand il s'agit d'une idée ou d'un sentiment. Par exemple la Justice. C'est peu dire qu'elle n'est pas présente ! On peut faire des phrases, des livres, des films mais on peut aussi vouloir en donner une image simple et parlante. Alors on la représente comme une femme tenant une balance ou un glaive. Ce n'est plus un signe arbitraire mais une image qui a un rapport avec la réalité. On appelle cela une « allégorie » : la traduction concrète d'une idée difficile à saisir autrement sans beaucoup de phrases. On part de l'idée pour créer une image simple et facile à interpréter. Le Moyen Âge et la Renaissance ont adoré les allégories.

Quand la chose à signifier ne peut être présente parce qu'elle est du domaine de l'invisible ou de l'indicible, on a recours au symbole. Elle est définitivement absente mais on en pressent fortement l'existence à travers des signes concrets. C'est le domaine de l'art, de la métaphysique, de la religion : Dieu, l'âme, l'esprit, l'au-delà, la beauté, l'amour.

Le symbole est d'abord « une chose qui nous fait penser à autre chose » (Paul Ricœur), une chose qui nous fait voir les « choses qui sont derrière les choses ». C'est le contraire de l'allégorie qui part de l'idée pour lui donner un aspect concret.

Prenons l'exemple de l'eau. Si je dis « H^2O » ou « l'eau du robinet » je dis une chose très prosaïque qui ne m'évoque pas grand chose. Mais si c'est une source dans le désert, elle évoque la soif et l'apaisement de la soif, la vie qui naît par elle et aussi la purification des souillures : se laver, laver son linge mais aussi la purification de l'esprit. Toutes les religions ont utilisé l'eau pour symboliser cette purification : voir l'importance des ablutions chez les musulmans ou chez les juifs et naturellement le rite baptismal chez les chrétiens. La façon dont on donne le baptême aujourd'hui dans l'Église, évoque mal la signification de ce rite essentiel du christianisme. Dans le film « La leçon de piano », une des dernières scènes illustre au contraire admirablement ce rite. L'héroïne est une femme chargée du poids insupportable - et chéri ! d'une faute passée, sans doute un amour illicite qui lui a laissé une fille, faute qu'elle porte comme l'énorme piano dont elle ne peut se séparer, faute qui l'a déshumanisée puisqu'elle est devenue muette, la parole étant la marque distinctive de l'humanité. Quand elle prend la fuite avec l'homme qui l'a ramenée à la vie, elle ne peut pourtant pas se séparer de ce « piano-faute » auquel elle est liée par une corde et qui, en tombant dans la mer, l'entraîne inexorablement vers la mort jusqu'au moment où elle trouve la force de couper ce lien. Elle sort de cette eau qui symbolise à la fois le mal et la purification, elle sera désormais vêtue de clair alors qu'elle était toujours habillée de noir et surtout elle parle. Elle est redevenue, par ce bain symbolique, un être humain à part entière. Elle renaît, physiquement et spirituellement. Même si je parle longtemps, je ne pourrai en dire autant ni avec autant de force que ces somptueuses images.

Le symbole opère la jonction entre une image, une chose sensible, qu'on peut voir, toucher entendre et une réalité qui ne peut être ni saisie ni enfermée dans des mots ou un discours. C'est une autre forme de connaissance plus proche de la poésie (ne pas oublier que le mot poésie vient du grec « *poein* » qui signifie « faire ». La poésie est une action de l'esprit et non une douce rêverie brumeuse !), de la musique, de l'intuition plutôt que de la connaissance scientifique ou rationnelle.

Le premier sens du mot « symbole » est « alliance », du grec « *synballein* » : mettre ensemble ou plutôt « relier ». Le contraire « *diaballein* » veut dire séparer, diviser et a donné le mot diable. Est diabolique tout ce qui sépare et pervertit. En Grèce, quand on voulait conclure

une alliance avec une autre cité ou un accord entre particuliers, on cassait un objet en terre cuite dont chacun conservait un morceau. Quand on voulait envoyer un message à l'autre, le messager emportait sa moitié pour authentifier le message.

La réalité spirituelle est indicible, elle a absolument besoin d'une figure pour se communiquer. L'objet n'est pas autre chose que lui-même, l'eau reste toujours H^2O, le tesson est toujours de l'argile mais ils rendent présente une autre réalité. Le symbole unit deux réalités qui ne sont pas de même niveau, l'une est sensible, proche, concrète. L'autre ne peut être saisie que par l'esprit humain à partir de sa propre expérience. La femme qui reçoit un bouquet de l'homme aimé, n'a pas besoin d'explication, elle comprend immédiatement la réalité signifiée, l'amour de l'autre. Le signe ne devient symbole que parce qu'il réunit deux réalités d'ordre différent. La fumée est signe de feu mais ce n'est pas un symbole car feu et fumée sont sur le même plan, on peut les percevoir tous deux par la vue et l'odorat. Le feu peut aussi être un symbole comme la lumière de Dieu ou l'amour comme dans l'épisode des pèlerins d'Emmaüs où il est écrit : « comme notre cœur était brûlant ». On a vu le symbole du festin comme représentation de l'au-delà, de la route et du chemin qui sont les voies vers Dieu.

Nos mentalités modernes, habituées au raisonnement scientifique et rationaliste, ont beaucoup de peine à comprendre que le symbole puisse désigner quelque chose d'aussi réel que ce que révèle notre perception immédiate. La pensée de l'Antiquité au contraire, celle de Platon comme celle de la Bible ou des Pères de l'Église, était spontanément une pensée symbolique.

La pensée moderne a un problème avec le verbe « être ». Pour elle, « être » identifie sur le même plan des choses visibles ou palpables et c'est tout.

Il faut admettre que l'esprit humain peut, avec la même force de réalité, utiliser le verbe être pour identifier une chose visible avec une réalité d'un autre ordre. Le mot « symbolique » ne s'oppose pas au réel, c'est une autre façon de connaître le réel dans toute son épaisseur. Vermeer ou Chardin peignaient les choses les plus concrètes, les plus banales. Dans un film comme « Le faucon maltais » ou « La leçon de piano », on peut ne voir qu'une histoire de gangsters ou de détraquée et c'est bien cela qui est raconté. Mais le génie du cinéaste ou du peintre est de nous faire deviner, pressentir que derrière ces histoires ou ces choses banales, il y a toute la richesse de la vie intérieure ou de la quête spirituelle.

Quand on donne la communion à la messe, l'hostie reste du pain. On dit « Le corps du Christ ». Il est clair que Jésus ne nous donne pas son corps physique à manger, même si on accusait les premiers chrétiens de cannibalisme ! On verra plus loin quel sens ils donnaient à leur geste. Le pain partagé nous fait « Corps du Christ ». Cela « est » parce que l'Esprit de Dieu inspirant notre esprit, nous permet de voir la réalité invisible, indicible, à travers le signe concret. C'est le sens de l'épiclèse au début de la prière eucharistique, quand nous demandons à l'Esprit d'être présent dans les offrandes. Nous ne croyons pas assez à l'Esprit... Nous avons perdu le sens symbolique, l'imagination symbolique sous les coups répétés de la première pensée rationaliste (vers le Xème s.), de St Thomas découvrant Aristote, de Descartes et des penseurs du XVIIIème, de la pensée scientifique et positiviste du XIXème siècle. Peut être commençons-nous à les redécouvrir aujourd'hui parce que nous avons la cruelle expérience d'un manque. Je pense à ce film de Fellini « *La dolce vita* » et à ce professeur de philosophie qui tue ses enfants et se suicide par désespérance dans le sens de la vie. L'art, la sagesse, la philosophie ne suffisent pas. L'espérance est dans l'image de cette toute jeune fille qui, aux premières heures du matin, regarde le soleil se lever sur la mer : « Cela s'appelle l'aurore ».

Aujourd'hui, quand on s'interroge sur la motivation d'un père ou d'une mère qui en arrive à cette terrible extrémité et il y en a beaucoup, pense-t-on à cette motivation ? Personnellement, je crois que la société occidentale crève littéralement d'avoir perdu ce sens et cette recherche du transcendant et d'avoir fait de l'Homme, un Homme « unidimensionnel ». Il faudrait relire les épisodes de la Samaritaine et de Nicodème dans St Jean...

La validité du symbole vient du poids du concret qui l'inspire. C'est pourquoi il faudrait sauvegarder sa densité matérielle. Il est dommage de réduire le pain eucharistique à ce qui ressemble plus à un petit bout de carton qu'à du pain et de ne plus communier au vin, ou que le baptême ne soit plus une plongée dans l'eau vivifiante (ce qu'arrive à faire certaines sectes, avec plus ou moins de bonheur). Quelques gouttes d'eau sur le front d'un enfant, à plus forte

raison d'un adulte, ne peuvent remplacer la somptuosité symbolique de « La leçon de piano ». C'est sans doute pour cela que les gens ne comprennent plus le sens du mot symbole.

C'est le réalisme du geste dans toute son ampleur qui peut lui restituer son sens, par une saisie intuitive, globale , diversifiée et riche de résonances multiples venant de l'expérience et de la culture. La multiplication des détails secondaires, signes de croix ou génuflexions étouffent les éléments essentiels, porteurs des plus riches valeurs symboliques.

Le rite comme itinéraire

L'Homme ne peut se passer de supports pour se rattacher à cette réalité invisible, pour assembler les deux moitiés de la réalité :

- lui et le monde qu'il peut voir, entendre, toucher ;
- le monde absent dont il pressent qu'il est présent ou auquel il croit et qui lui manque.

L'idée de manque est importante. Si nous ne la ressentons pas, nous ne chercherons jamais. Elle est le fondement de toute recherche, scientifique ou spirituelle.

L'origine de l'activité rituelle est à chercher dans notre petite enfance. L'enfant a toujours besoin d'un objet qui le rattache au monde extérieur : foulard, peluche, nounours etc, qu'il emporte partout avec lui dans son lit comme dehors. Les psychanalystes parlent d'un « objet transitionnel ». Il symbolise la mère quand elle n'est pas là, la mère qui représente la sécurité, la chaleur, la tendresse. L'enfant a toujours besoin de son « doudou » pour affronter la nuit ou l'école ou l'éloignement de sa mère. Un jour il perd son doudou parce que la réalité quotidienne apprivoisée ne fait plus peur mais ce besoin peut revenir, par exemple quand le sportif doit affronter une compétition, ou l'acteur une représentation, ou l'étudiant un examen. Alors on touche sa médaille, on fait un signe de croix ou on dépose une objet familier sur la table. Ceci ne devient gênant que si son absence empêche de vivre ou d'agir. Il s'apparente alors à l'instinct de mort de Freud.

Même dans la vie courante nous avons besoin « d'objets » transitionnels pour accéder par eux à la réalité extérieure. La vie sociale obéit toujours à des rituels : salut, poignée de main, formule de politesse, etc. C'est peut-être leur absence qui rend aujourd'hui les relations humaines si difficiles. A fortiori quand il s'agit de Dieu, le Tout-Autre ! d'où les rites.

Qu'est-ce qu'un rite ? Le mot vient du sanscrit « *r'ta* », en latin *ritus* (les langues indo-européennes, venant des peuples qui, vers le 2ème millénaire avant Jésus-Christ, ont peuplé l'Inde, l'Iran,la Grèce, la Gaule et la future Grande Bretagne, ont un grand nombre de racines communes). Il signifie : l'agencement cosmique du monde sur lequel veillent les divinités. On retrouve la même racine dans les mots art, arithmétique, rythme qui sont aussi une certaine façon d'agencer le monde.

Les liturgistes chrétiens donnent du rite chrétien une définition qui n'est guère différente : « Sa valeur religieuse tient à ce qu'il met l'accent sur l'importance de la fidélité à des observances transmises par la tradition qui ont pour fonction d'exprimer sous forme symbolique l'ordre même de l'Univers tel qu'il est voulu par Dieu et d'en assurer le maintien ». Ce qui est exactement le sens de *r'ta*. L'ordre du monde est dérangé par le temps, le vieillissement, les fautes humaines. Il faut le réparer en faisant des gestes symboliques que les divinités ou Dieu se chargeront de rendre efficaces.

Le rite est une action jumelée avec une parole. L'une ne va pas sans l'autre. C'est une action programmée, c'est-à-dire qu'elle doit être accomplie de la manière prévue pour avoir l'effet voulu car elle vise un effet. Elle signifie mais aussi elle fait. Il faut donc en connaître avant, le déroulement pour savoir si l'ordre est respecté afin d'assurer le bon effet. On voit la dérive possible : et s'il manque quelque chose ? Je me souviens d'une messe avec l'aumônier de notre groupe. Sans doute fatigué, il oublia la consécration du vin. Le groupe, tout absorbé par sa prière, ne le remarqua pas à l'exception de ma voisine et de moi-même. Nous nous sommes regardées et nous avons décidé sans mot dire de ne pas intervenir. « Dieu y pourvoira » avons-nous pensé l'une et l'autre.

Le rite est ainsi sécurisant car il protège contre l'imprévu, toujours ressenti comme un danger et il répare une rupture. Il est donc conservateur et difficile à modifier d'où les conflits avec les intégristes.

C'est une action répétitive, il doit être réitéré pour avoir le même effet. Le danger est la répétition maniaque parce qu'on n'en fait jamais assez. Exemple la réflexion d'une dame lors d'une messe concélébrée par de nombreux prêtres : « Toutes ces messes qui se perdent ! »

Mais un trop grand laxisme fait perdre au symbolisme sa portée. Ce sont les deux tentations permanentes de l'esprit religieux qui ont engendré les débats théologiques et les querelles à propos de la liturgie.

Les conciles des premiers siècles de l'Église ont eu beaucoup de mal à se mettre d'accord sur la personne de Jésus : Homme ou Dieu ? La réponse définitive et sur laquelle on n'est pas revenu fut donnée au concile de Chalcédoine : « Jésus,vrai Homme et vrai Dieu, sans confusion et sans séparation ». Ce qui reste du domaine du « mystère ».

Les uns comme les Monophysites (une seule nature) insistaient tellement sur la divinité de Jésus qu'ils en venaient à nier son humanité. Les autres au contraire insistaient tellement sur son humanité qu'ils niaient ou minimisaient sa divinité. On ne s'étonnera pas de retrouver cette opposition dans la liturgie dont nous avons dit qu'elle était une autre façon de faire de la théologie.

Si Jésus est Dieu avant tout, tout ce qui touche à sa personne est sacré, à commencer par les rites eucharistiques. L'Église a reçu en dépôt la « Vérité » du dogme et des rites et doit les maintenir dans leur intégrité puisqu'ils viennent de Dieu. On ne peut donc rien y changer. Ce dépôt est sacré et immuable. L'Homme ne peut que le recevoir et y obéir par l'intermédiaire de l'Église qui a été instituée par Dieu pour garder et répandre la Vérité. Ceci explique pourquoi les intégristes sont si attachés au latin, considéré comme la langue sacrée de l'Église et sur les rites dans lesquels ils voient la « Tradition » venue directement de Jésus. Ils expriment le caractère sacré du culte que les assistants n'ont pas besoin de comprendre puisque si le culte est accompli « pour » les Hommes, il n'est pas accompli « par » eux mais par la caste sacerdotale nécessaire médiation entre les Hommes et Dieu. Ce qui, pour un historien, rappelle fâcheusement le despotisme éclairé du XVIIIème siècle : « tout pour le peuple, rien par le peuple ». Le peuple est ignorant et versatile, il ne sait pas ce qui est bon pour lui et seuls les souverains et les classes dirigeantes sont capables de savoir. Vieux débat qu'on trouve aussi bien dans la critique de la démocratie athénienne par Aristophane que lors de la Révolution française, dans le conflit entre Girondins et Montagnards.

Dans cette conception de la Vérité, il n'y a pas d'Histoire possible, il ne peut y avoir d'influence du monde et de ses évolutions sur le dépôt sacré. D'où les accusations de relativisme portées contre ceux qui pensent que l'Église doit tenir compte du monde et de ses changements, dans les dernières encycliques papales.

Ces conceptions ne sont plus admissibles aujourd'hui dans nos démocraties mais aussi parce que les recherches historiques faites par les exégètes et historiens catholiques eux-mêmes, démontrent que ce que les intégristes appellent la Tradition ne remonte pas toute entière aux débuts du christianisme mais vient surtout des changements théologiques et liturgiques du Moyen Âge dont on peut douter qu'ils soient conformes aux volontés de Jésus !

Quelques exemples : le latin comme le grec étaient les langues profanes de l'Empire romain à l'époque de Jésus et dans les siècles suivants. Le latin n'a cessé d'être compris que dans le courant du Moyen Âge et nous verrons plus loin quelles conséquences a eu pour la célébration, la volonté de l'Église de conserver le latin comme langue liturgique.

La liturgie a été le produit spontané des communautés chrétiennes et, hormis les paroles de Jésus redites au moment de la consécration fixées très tôt comme en témoigne la première lettre de Saint Paul aux Corinthiens, elle a été très diverse et les ministères ont été nombreux et différents suivant les régions. La liturgie n'a commencé à être fixée en Occident qu'à l'époque de Charlemagne et pour des raisons plus politiques que religieuses. La liturgie chrétienne s'est enracinée dans la liturgie juive et a repris des rites qui existaient déjà comme le baptême, l'onction avec l'huile ou les repas communautaires. Jésus n'a innové que dans le sens donné à des rites qui viennent du plus profond de l'humanité. Depuis, contrairement à ce qui est affirmé, il y a eu beaucoup d'évolutions, même pour le sacerdoce car on n'est pas prêtre aujourd'hui comme on l'était dans les premiers siècles de l'Église.

La deuxième attitude tend à éliminer tout caractère sacré. A la limite, il n'y a plus d'eucharistie mais un repas fraternel. Pour elle, toutes les formes élaborées par la liturgie sont

surajoutées et il faut en revenir au dernier repas de Jésus avec ses disciples. En somme, il n'y a plus de séparation entre la vie de tous les jours et la célébration. Outre qu'il n'est pas toujours aisé de savoir ce qui s'est passé au dernier repas de Jésus ni quand il s'est passé, il ne faut pas mésestimer le profond désir de verticalité, le besoin de fête et de « temps hors du temps » des êtres humains. Si la réunion des chrétiens n'offre plus de différence avec la vie quotidienne, elle présente moins d'intérêt. De plus si on élimine trop le sacré religieux, l'humanité s'en crée d'autres de moins bonne qualité, voire dangereux. Quand on lit la lettre de la femme d'Arthur London, ce militant communiste accusé de trahison par les autorités de son parti, on pourrait remplacer les mots « parti » et « Staline » par les mots « Église » et « Pape » et on aurait la lettre de soumission d'un catholique accusé d'hérésie. Nous avons besoin d'un domaine réservé à Dieu reconnu comme transcendant et d'un temps réservé à l'essentiel c'est-à-dire à ce qui donne sens à notre vie et, en même temps soit séparé de cette vie.

Il y a un troisième danger : dissocier le geste et la parole. Quand on examine les rites, il y a toujours conjugaison des paroles et de l'action. Malgré les variations possibles, cette conjugaison est permanente. Il arrive qu'elle ne soit plus comprise. Ce fut le cas de la religion romaine au Ier s. av J.C. Cicéron écrit : « Deux haruspices ne peuvent se regarder sans rire. (Les haruspices étaient chargés de lire l'avenir dans le foie des animaux sacrifiés) ». Au Moyen Âge, comme la très grande majorité des chrétiens ne comprenaient plus la langue des célébrations, la liturgie se passait dans l'incompréhensible. On dit alors : « Les sacrements agissent par eux-mêmes » (*ex opere operato*) même si on ne les comprend pas, ce qui est les assimiler à la magie. Dans un film dont le scénario avait été écrit par un célèbre dominicain, il est vrai hors normes, le père Bruckberger (« Le défroqué ») un ancien prêtre prononce, au cours d'un repas au restaurant, les paroles de la consécration sur une bouteille de champagne. Le malheureux séminariste qu'il voulait choquer, se croit obligé de boire toute la bouteille, non sans s'être au préalable fait vomir. On est dans le pire ridicule. Qui peut penser que si un prêtre prononce ces paroles devant une boulangerie, tous les pains deviendront hosties ? On en était arrivé là !

Le protestantisme est né en grande partie en réaction contre les dérives du Moyen Âge sur l'eucharistie. Mais son rituel réduit l'action au profit de la parole et, dans les cas extrêmes comme chez les Darbistes, il n'y plus de rite du tout, il ne reste que la parole... qui n'est pas seulement celle de Dieu ! Comme s'il n'existait qu'une façon de rendre la foi intelligible par la parole humaine. Là aussi on nie le rôle du symbolisme et on tombe dans l'intellectualisme religieux.

A la veille de Vatican II, dans l'Église catholique, on avait bien conscience que les rites étaient incompris. Le remède consistait à retrouver le sens et la nature du rite tel qu'on le trouvait dans les Évangiles, par la conjugaison d'un acte clair et visible et de la parole, pour lui rendre son épaisseur mystérieuse. Mais les explications pertinentes ont manqué et la réforme de la liturgie a été faite essentiellement par des clercs, sans consultation ni discussion avec les fidèles. Bien des gens sincères ont été choqués et ont quitté l'Église pour cette raison. D'autres l'ont quittée pour des raisons inverses et, jusqu'à présent, ces abandons n'ont pas poussé les autorités romaines à tenir compte sérieusement de l'avis des fidèles, toujours au nom de cette « Vérité » qu'elles pensent détenir.

Les rites et les symboles chrétiens sont-ils différents des symboles et rites des autres religions ? Oui et non. Beaucoup d'entre eux sont, en apparence au moins, très semblables à ceux des autres Hommes et à ceux de l'humanité depuis la nuit des temps. L'imagination humaine ne semble pas très développée dans ce domaine, sans doute parce que les symboles correspondent à des expériences de la vie et de la transcendance très proches les unes des autres et semble-t-il universelles. Jésus a « converti » ces rites et ses symboles par sa parole et par la place qu'il donne à « l'Esprit ». C'est la présence de l'Esprit dans la communauté croyante et dans le cœur des croyants qui fait échapper les sacrements aux limites des rites et des symboles tels que peuvent les décrire les sciences humaines, pour leur donner cette extraordinaire capacité : réaliser ce qu'ils symbolisent et signifient. Les rites ne sont « opératifs » que parce que la communauté et les croyants les comprennent et y consentent sous la poussée de l'Esprit. Comme le disait Claudel à propos du mariage : « Ce n'est pas l'amour qui fait le mariage, c'est le consentement ». Un défroqué peut bien dire les paroles de la consécration sur

du pain ou du vin, ils ne deviendront pas pour autant le Corps et le Sang du Seigneur. Sauf si lui-même et le groupe qui l'entoure retrouvent le sens du rite et y consentent à nouveau « en esprit et en vérité ». C'est pourquoi les messes noires et autres cérémonies sataniques n'ont que la valeur qu'on veut bien attribuer au blasphème. St Thomas disait à propos d'une hostie profanée : « Il est sûr qu'il n'arrive rien au Corps du Christ ».

C'est par l'Esprit que rites et symboles deviennent des sacrements. N'est-il pas hautement symbolique que, lors du baptême de Jésus par Jean le Baptiste, l'Esprit se soit manifesté en planant au-dessus de Jésus comme une colombe et que la voix de Dieu l'ait proclamé « Fils bien-aimé » (Marc 1,9-11).

Les sacrements

Le mot vient du latin « *sacramentum* » qui veut traduire le mot grec « *mysterion* ». Bien sûr, il y a un lien avec le mot « secret » »mais le sens est beaucoup plus riche. Le mot « mystère » est tardif dans le vocabulaire biblique. Il faut attendre les livres apocalyptiques, Daniel et la Sagesse. On le trouve aussi dans les manuscrits de la mer Morte. Avec le sens de « volonté », « dessein de Dieu » pour établir son règne au dernier jour. Le mot est employé avec cette tonalité dans le Nouveau Testament. Les Douze sont des privilégiés à qui il a été donné de connaître les mystères du Royaume et c'est le Christ qui les révèle. Le « mystère » de Dieu est analogue au « mystère » du Christ. Pour Paul, le mystère du Royaume est révélé en Jésus-Christ. Il est déjà là mais il ne sera accompli qu'à la fin des temps, déjà là mais pas encore. Le dessein de Dieu est de réunir l'univers sous un seul « chef » (tête), le Christ, de constituer le Corps du Christ, ce qui se révèle déjà dans l'Eucharistie. Le mot mystère n'est donc pas d'abord employé dans un sens rituel, liturgique mais dans un sens en rapport avec les Ecritures. Ce sont les actions de Dieu pour son peuple qui révèlent son dessein : le Déluge, l'Exode, etc. Il faudrait redécouvrir à nouveau frais toutes ces affirmations symboliques.

Au début du Christianisme, la vie et la mort de Jésus sont perçues et proclamées très tôt comme le « mystère » par excellence, de la foi chrétienne, l'action de Dieu qui révèle le mieux son dessein. Le mystère pascal est au cœur de la célébration eucharistique. En Orient, on appelle toujours « mystère » cette célébration.

En Occident, le mot mystère pose problème à cause des cultes païens dits « à mystères ». Les cultes traditionnels ne satisfaisaient plus les aspirations religieuses qui s'étaient fait jour dans les derniers siècles. En Israël, on voit apparaître le messianisme. Dans l'Empire romain, on se tournait vers les cultes initiatiques venus d'Orient. L'initiation consistait dans la révélation de secrets qu'on ne devait pas dévoiler en dehors du culte. Ils reposaient sur le culte d'une divinité passée par la mort et qui avait connu la régénération d'une nouvelle naissance. Ces cultes dont certains étaient très anciens, avaient une origine agraire inspirée par le grain qui meurt enfoui dans la terre pour germer au printemps. C'est le cas pour les plus célèbres, les mystères d'Eleusis et le mythe d'Hadès et de Perséphone, fille de Corè, déesse des moissons. Hadès, souverain des Enfers, avait enlevé Perséphone et Corè avait obtenu de Zeus que sa fille lui soit rendue la moitié de l'année, au printemps et en été. On rejoint là, comme pour les sacrifices, les rites humains les plus universels. La Pâque juive a aussi de lointaines origines agraires.

Les chrétiens d'Occident ont donc craint la confusion du mystère chrétien avec ces cultes dont une connaissance superficielle pouvait faire croire à des similitudes. Ils lui ont préféré le mot « *sacramentum* » qui, malheureusement, avait lui aussi des inconvénients. Il était d'origine juridique. Dans un procès, c'était une sorte de caution déposée par les deux parties pour prouver leur bonne foi et garantir la foi jurée. Les chrétiens ont assimilé l'eau du baptême et le pain et le vin de l'eucharistie à des signes, caution de l'engagement de Dieu envers nous et de nous envers Dieu. C'était beaucoup moins riche symboliquement que le mot « mystère » et beaucoup plus juridique, ce qui n'étonnera pas de peuples formés au droit romain. On perd de ce fait le rapport à l'Ecriture (qui était beaucoup moins familière qu'aux chrétiens d'Orient), on oublie le sens de la Parole révélatrice du dessein de Dieu pour ne plus voir que les rites et le mot ne garde que son sens rituel.

On a beaucoup hésité sur le nombre de rites qui méritaient le nom de sacrements, gages de l'alliance avec Dieu : 4, 5, 10, 12 ou beaucoup plus. On est allé jusqu'à y inclure l'eau bénite ou

l'imposition des cendres. Finalement on en retiendra 7 au Moyen Âge. Comme tous les chiffres, 7 a un sens symbolique. Il désigne la totalité de la vie et répond à la phrase de St Thomas : « A toute la vie, toute la grâce ». C'est l'existence toute entière qui est sacramentelle et approche de la présence de Dieu. Ensuite on perdra aussi ce sens très riche et les sacrements se borneront trop souvent à n'être que la sacralisation des temps forts de la vie humaine et des rites sociaux : on demande le baptême pour ses enfants comme marque de l'entrée dans la vie et dans une famille ; communion et confirmation s'apparentent à des rites d'initiation à la vie d'adulte après lesquels on ne pratique plus et la mort a besoin d'un accompagnement rituel pour aider à faire le deuil. Comme le dit cruellement un théologien, ce serait alors « les parachutages occasionnels de rations alimentaires ».

Les définitions traditionnelles données par l'Église ne participaient guère à une meilleure compréhension. Jusqu'à une date récente, le baptême, par exemple, était « un sacrement qui donne la vie surnaturelle et assure le salut », ce qui est bien abstrait et lointain et ne parlait ni de la décision d'un engagement de vie à la suite de Jésus ni de l'entrée dans une communauté croyante. La pratique depuis Vatican II a poussé à réintégrer les sacrements dans la vie chrétienne toute entière comme le signe privilégié d'un don de chaque instant, à retrouver leur sens symbolique et à montrer l'union profonde entre le monde et Dieu. Contrairement à ce qu'affirment les intégristes, Vatican II a restauré la véritable tradition qui est de les tirer du sacré primordial pour leur redonner le sens voulu par Jésus.

Jésus n'a pas « institué » historiquement les sacrements. Le baptême existait avant lui, de même que l'onction des malades. L'Eucharistie c'est à dire la reconnaissance de sa présence dans le repas partagé est venue très tôt après Pâques mais s'enracine dans les traditions juives. Les autres sacrements sont venus tardivement. Le mariage, par exemple, n'est devenu un sacrement qu'au XIIème siècle. Auparavant, c'était un rite purement familial. Cependant, dans la mesure où le Christ reste présent à son Église et dans son histoire et que les sacrements sont les signes de cette présence, d'une certaine manière on peut dire que c'est lui qui les institue. Encore faut-il le dire avec précaution...

Le sacré n'est pas nié, il est retourné. On a vu que la foi chrétienne a, elle aussi, besoin de la manifestation du sacré. Mais ce sacré est autre, comme est autre dans la Bible l'interprétation de la création ou du déluge, déjà présents dans les textes mésopotamiens. La prédication de Jésus est anti-sacrificielle et anti-sacerdotale. Il n'y a plus de sacrifices (ce qui était déjà annoncé par les prophètes). Le sacerdoce ne convient plus qu'au Christ (Épitre aux Hébreux). L'idée de sacrifice n'est pas absente mais il s'agit de sacrifices spirituels. La paix, la miséricorde, l'entraide, le partage sont les « sacrifices » qui plaisent à Dieu. Le partage du pain n'est-il pas nécessaire pour que l'Assemblée chrétienne devienne Corps du Christ ? Condition indispensable : que l'attitude extérieure corresponde à l'attitude intérieure, autrement dit que les chrétiens se comportent en société comme de vrais disciples du Christ.

La prédication de Jésus s'attaque aussi au Temple et à la caste sacerdotale. Les premiers chrétiens ont très bien compris qu'il n'y avait plus désormais qu'un seul sacerdoce, celui de Jésus-Christ. Peuvent y participer ceux qui sont ses amis, ses compagnons dans la foi c'est-à-dire tout le peuple chrétien, prêtre, prophète et roi comme l'a rappelé Vatican II, là encore véritable interprète de la Tradition. C'est tout le peuple chrétien qui devient sacerdotal et qui officie lors des célébrations. Le prêtre n'est pas un médiateur entre le peuple et Dieu comme les prêtres des religions anciennes, il est au service de l'unique médiateur véritable, Jésus-Christ et, comme ministre, au service de la communauté des croyants (ce qui n'exclut pas qu'il préside la célébration !) L'histoire du sacerdoce montre comment la tentation de revenir, dans l'Église, à la conception du prêtre à la manière du Temple et du sacré primordial, a été forte au point d'aller à contresens des conceptions des premiers chrétiens.

Vatican II a rappelé aussi que la mission incombait au peuple chrétien, idée qui avait déjà donné naissance aux mouvements d'Action catholique dans les années 30. Contrairement aux mystères païens qui réclamaient le secret, le ministère de l'Église, peuple de Dieu, est de proclamer partout et pour tous, la Bonne Nouvelle, d'être auprès du monde le révélateur de la présence de Dieu. C'est en ce sens que l'Église peut se dire « sacrement du salut », c'est-à-dire dévoilement du chemin du salut... à condition, évidemment, qu'elle soit capable de rester véritablement fidèle à la Parole de Jésus.

Deux textes du Nouveau Testament peuvent nous faire comprendre la naissance des sacrements : l'épisode des pèlerins d'Emmaüs (Luc 24,13-36) et celui de Philippe et de l'eunuque égyptien (Actes 8,26-40). Ce sont déjà des récits liturgiques, qu'on peut mettre en parallèle.

une route (le chemin vers Dieu)
allusion à Jérusalem
Jésus - un des Apôtres, Philippe qui représente l'Église
des hommes - un homme
la parole de Dieu (un récit en train de devenir écriture -Isaïe)
une demande (reste avec nous - baptise moi) réponse à la parole de Dieu. C'est toujours Dieu qui a l'initiative.
sacrement : eucharistie - baptême
disparition de Jésus - de Philippe
joie des croyants
Bonne Nouvelle annoncée

Il y a déjà un rituel (baptême, eucharistie) représenté par des actes symboliques : fraction du pain, immersion dans l'eau qui deviennent, dans l'Église, des actes au-delà du visible permettant au Seigneur d'agir au milieu des Hommes et qui entraînent joie et nécessité de la mission. Aucun geste n'est isolé mais s'insère dans une action qu'on appellera plus tard « liturgie » : il y a rassemblement (2 ou 3 en référence à la parole de Jésus : « Là ou 2 ou 3 se rassembleront en mon nom, je serai au milieu d'eux ») proclamation de la Parole de Dieu (c'est toujours Dieu qui appelle et parle le premier) un acte sacramentel, une action de grâce (c'est le sens du mot eucharistie), envoi pour la mission.

Les rites peuvent sembler proches de ceux des autres religions. Mais dans le rite primordial, c'est l'homme qui fait le geste pour rétablir l'ordre du monde et se rendre le dieu favorable. Dans la liturgie chrétienne, c'est toujours Dieu qui provoque le rassemblement, suscite la demande, accomplit l'acte sacramentel. Comme le disait St Léon : « Ce qui était visible dans le Christ célébrant (Cène, Emmaüs) l'est toujours dans la célébration de l'Église ». Le Christ ressuscité continue à prendre corps par l'Esprit dans le monde et dans l'Histoire.

Les sacrements manifestent :
- son Corps dans l'Église qui, par le partage, devient Corps du Christ
- son Corps dans l'Histoire et la tradition par les paroles et les gestes réitérés
- son Corps cosmique à travers le pain, le vin, l'eau, la lumière.

Tout ceci fait appel à la plus haute symbolique et à la poésie la plus profondément humaine sans lesquelles il n'y aurait pas de véritable Incarnation dans l'Histoire des Hommes et dans le monde.

Les problèmes de la pensée chrétienne

Tout ce que nous venons d'exposer rappelle les difficultés actuelles dans le domaine de la liturgie et combien Vatican II avait amorcé un retour à la véritable Tradition provoquant des conflits qui continuent à se manifester aujourd'hui. Qu'est-ce qui peut expliquer ces oppositions si violentes parfois ? Il faut sans doute en rechercher les causes dans l'évolution de la pensée chrétienne à travers les siècles.

Depuis la fin du Moyen Âge, notre manière de penser, de comprendre le monde a changé. Ce faisant, la pensée chrétienne la plus évoluée est revenue à une conception plus biblique, ce qui peut paraître paradoxal. Nous avons déjà rappelé la phrase de Pie XI : « Spirituellement nous sommes des sémites ». Or la pensée hébraïque est très différente de la pensée grecque sur laquelle s'est bâtie notre réflexion occidentale y compris dans l'Église. Un seul exemple mais qui est fondamental : la conception du temps donc de l'Histoire n'est pas du tout la même. Pour les Grecs comme pour les Hindouistes (rappelons que les uns et les autres sont d'origine indo-européenne), le temps est cyclique c'est-à-dire qu'il revient, après un temps déterminé à son point de départ et le cycle reprend. Cette conception a sans doute été inspirée, au départ, par l'observation des cycles végétaux et astronomiques. Elle entraîne l'idée d'un « éternel retour » et

non pas d'un changement permanent, d'une évolution, de ce que le bouddhisme appellera « l'impermanence créatrice ». Par contre, chez les Juifs, le temps est une flèche, avec un commencement et une fin et entre les deux une Histoire et une Histoire avec Dieu pour partenaire.

Que pensait-on dans la religion et dans la philosophie grecque ? Dans la religion populaire on rendait un culte à de nombreuses divinités qui personnalisaient les phénomènes naturels ou les idées et les activités humaines : soleil, guerre, art, mer et sources, etc. Elle ressemblaient beaucoup aux Hommes : Zeus était coureur, Héra, sa femme, était jalouse ; Arès, dieu de la guerre, était une brute, Athéna, déesse de l'intelligence, une vierge susceptible. Comme partout, le culte consistait en prières et en sacrifices d'animaux, on édifiait des temples et on représentait les histoires des Dieux.

Les philosophes méprisaient ces dieux et leurs frasques trop humaines. Ils n'en étaient pas pour autant athées. En fait, ils ne se posaient pas la question sur le plan religieux mais sur le plan métaphysique et moral. Aux dieux populaires, ils opposaient, non pas un Dieu unique et transcendant mais des divinités parfaites, immortelles, sans passions et sans craintes, qui ne s'occupent pas des Hommes et n'attendent rien d'eux. Platon imagine des Idées éternelles et immuables dont nous ne pouvons connaître qu'un pâle reflet. Il faut une véritable ascèse intellectuelle pour dominer notre corps encombrant et mortel afin que notre âme puisse les rejoindre. Plotin, un philosophe plus tardif, qui aura une grande influence sur la pensée chrétienne, imagine un monde pyramidal et hiérarchique où l'Etre se dégrade en passant de Dieu aux Hommes et aux choses.

Ces quelques lignes ne peuvent être qu'un raccourci sommaire et partant, inexact, mais qui peut faire deviner la différence avec le Dieu d'Israël qui n'est pas un Dieu absolu (absolu signifie sans relation) mais le Dieu de l'Alliance, proche et miséricordieux. De même, la pensée sémite ne connaît pas de séparation entre l'âme et le corps. Le corps est animé par le souffle de l'Esprit et ils sont indissociables. Lorsque les Juifs ont, tardivement, commencé à croire à une vie éternelle, ils ont supposé la résurrection des corps comme en témoigne un célèbre texte d'Ezéchiel.

Depuis des siècles, nous faisons le grand écart entre ces deux pensées parce que, au moment du développement de la première pensée chrétienne, les théologiens ont dû, pour se faire comprendre de ceux qui leur demandaient raison de leur foi, se servir du langage philosophique de leur époque et ont fini par oublier la particularité d'Israël. On ne saurait leur en tenir rigueur. De plus le Moyen Âge, grâce aux Arabes, a redécouvert la pensée grecque à travers Aristote que le génie théologique de St Thomas d'Aquin a utilisé pour réussir sa propre synthèse. Si forte était cette nouvelle expression de la foi, que l'Église ne s'en est toujours pas complètement affranchie malgré les pensées nouvelles qui se sont épanouies en Europe depuis le XVIIIème siècle. L'Église a toutes les peines du monde à reconnaître la valeur de ces idées et à comprendre qu'on ne peut pas penser de la même façon après Spinoza, Kant ou Hegel.

Ne devrions-nous pas, aujourd'hui, effectuer le même travail que les théologiens des débuts de l'Église ou St Thomas, avec la pensée contemporaine ? L'expression de la foi n'existe pas en soi mais dans une époque historique, un contexte politique, social, culturel donné. On ne peut jamais faire comprendre l'expression de la foi en la séparant de l'Histoire des Hommes et des idées.

Le magistère de l'Église a condamné les idées nouvelles qu'il s'agisse des découvertes scientifiques comme l'évolution ou celles de la critique historique ou de l'exégèse qui auraient remis en question certaines formulations de la foi et surtout l'exercice de l'autorité dans l'Église. De même, l'Église n'a pas réussi à renoncer au système politique qui reposait sur une organisation pyramidale de la société. Les institutions de l'Église, malgré quelques aménagements qui ne les remettent pas en cause, demeurent le système hiérarchique instauré au XIIIème siècle.

En même temps qu'elle luttait contre le rationalisme, l'Église avait tendance à reprendre son vocabulaire et son mode de pensée abstrait, ce qui l'éloignait encore plus des racines bibliques. Dans l'acte de foi qu'on apprenait au catéchisme et qu'on récitait à la messe (il figure encore dans le Catéchisme officiel de l'Église en 1989), il est écrit : « Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous nous avez révélées et que vous nous enseignez par votre Église

parce que vous ne pouvez ni vous tromper ni nous tromper ». Un acte de foi où il n'est pas question de Jésus-Christ ! Pour être un bon chrétien, il fallait adhérer à des affirmations théoriques auxquelles on devait croire avec la foi du charbonnier. Dans un de ses derniers livres, Jean d'Ormesson décrit ainsi la foi de sa famille : « Que croyions-nous ? D'abord qu'il y avait un Dieu Tout-Puissant dont nous étions les créatures. Ensuite qu'il était descendu sur Terre par l'entremise de la Vierge Marie. Enfin que la mort nous ouvrait la porte de la vie éternelle. C'est à peu près tout ». Ce savoir vient de Dieu et n'est pas démontrable. Les subtilités théologiques étant difficiles à comprendre, le chrétien moyen a du mal à suivre. On lui dit : « Il suffit que nous, théologiens savants nous sachions. Fiez-vous à l'autorité de l'Église, garante de la Vérité ». On retrouve dans cette attitude, les principes qui régissaient le monde mental du Moyen Âge : on s'en remet pour sa sécurité ou son salut, à un seigneur dont on accepte le pouvoir.

Le système pouvait fonctionner tant qu'il n'y avait pas de critiques, tant que des esprits réfléchis ne faisaient pas remarquer qu'il y avait une forte distorsion entre ce que l'Église enseignait, les actes qu'elle posait et l'Évangile comme plus tard avec les découvertes scientifiques et historiques. Ce qui est arrivé avec Luther et les Indulgences entre autres. Avec l'imprimerie, les textes bibliques ont pu être connus d'un grand nombre de chrétiens qui ont dit avec Luther : « Vos discussions sur les deux natures ne nous intéressent pas. Ce qui nous intéresse c'est le Christ et qu'il soit venu pour moi... Le Christ a deux natures. En quoi cela me regarde ? S'il porte le nom de Christ, magnifique et consolant, c'est à cause du ministère et de la tâche qu'il a pris sur lui. Croire au Christ, ne veut pas dire qu'il est une personne à la fois Homme et Dieu, ce qui ne sert à rien ni à personne, cela signifie que cette personne est Christ, c'est-à-dire que pour nous, il est sorti de Dieu et venu dans le monde ».

En réalité, Luther ne remet pas en cause, malgré cette phrase un peu brutale, les affirmations des Conciles de Nicée et Chalcédoine. Il veut surtout insister sur le « pour nous » du Christ, « L'Homme qui venait de Dieu » pour reprendre le titre du remarquable ouvrage du Père Joseph Moingt. La théologie catholique d'aujourd'hui, du moins celle qui ne se contente pas du passé, s'est fortement déplacée par rapport à la théologie médiévale. Il y a eu un très important travail de déconstruction-reconstruction. Ce n'est plus reconnaître une Vérité abstraite définie par des formules si intéressantes soient-elles, c'est une manière d'exister dans le monde en référence à Jésus-Christ, de rencontrer une personne et d'accepter de la suivre. « La foi, comme le dit St Thomas d'Aquin, ne s'arrête pas aux énoncés mais à la réalité ». C'est-à-dire qu'au delà des « vérités » énoncées, il y a la rencontre personnelle avec Dieu qui est la réalité. A la base de la foi, il y a un événement, la rencontre de Jésus reconnu comme le visage de Dieu, et la décision de lui faire confiance. Comme dans le mariage défini par Claudel, le croyant consent à se lier à Lui. Comme dans la rencontre d'Emmaüs ou l'épisode où Philippe baptise un serviteur de la reine d'Ethiopie, c'est Dieu qui vient à notre rencontre par la médiation de Jésus et, après sa mort, la médiation de l'Église, c'est-à-dire de la communauté de ceux qui reconnaissent Jésus comme Seigneur. Ce n'est pas un savoir théologique mais la rencontre d'une personne qui nous permet cette « sortie de soi » dont nous avons parlé au début et de prendre le chemin, « l'exode » qui nous conduit à la face de Dieu.

On voit toute la différence avec la pensée précédente. Ce n'est plus l'obéissance à une autorité mais une décision personnelle qui engage l'existence toute entière et nous fait prendre la route à la suite de Celui en qui nous avons mis notre confiance. Le Dieu que nous pouvons connaître, ce n'est pas « la Vérité » parce que nous n'atteindrons jamais en cette vie, les mystères des profondeurs de Dieu. La Vérité que nous a fait connaître Jésus, c'est un chemin, une Histoire, une promesse, celle d'un accomplissement futur, un « en-avant ». Toute la Bible nous raconte comment le peuple de Dieu, Israël, a fait l'expérience de la présence de Dieu à son Histoire, des promesses tenues jusqu'à l'accomplissement ultime des promesses en Jésus-Christ. Par sa vie, sa mort et sa résurrection, Jésus est la révélation du sens ultime de notre existence. Ce qui s'est passé pour lui se passera pour nous. Suivre le Christ, c'est-à-dire vivre en ce monde en se référant à Lui dans notre acte de foi comme dans la pratique quotidienne, c'est suivre le chemin du salut « Je connaîtrai Dieu comme je suis connu de Lui » (St Paul, I Corinthien).

HISTOIRE DE LA CÉLÉBRATION EUCHARISTIQUE

INTRODUCTION

Je ne vais pas essayer de donner une définition de l'Eucharistie mais prendre en compte l'évolution historique de nos conceptions de l'Eucharistie et de la célébration eucharistique, de la messe, depuis ce que nous savons des gestes et des paroles de Jésus jusqu'à nos jours. Il s'agit de comprendre nos problèmes actuels et les conflits qui opposent les intégristes et les héritiers de Vatican II. Je veux en particulier, insister sur la cohérence entre le contexte politique, social, culturel et religieux. Tout se tient. Il est complètement faux de penser qu'il y a une définition immuable et définitive de l'Église, des sacrements ou du sacerdoce, que nos conceptions ne changent pas en même temps que la vie intellectuelle et matérielle. Nos choix intellectuels, les conditions politiques (Empire romain, crises des débuts et de la fin du Moyen Âge, Révolution, Shoah, etc), la misère et l'ignorance ou au contraire, la prospérité, la paix et la possibilité de réfléchir, l'existence de livres accessibles ou pas, tout a une influence. D'où l'importance du cadre historique dans toute sa complexité.

On ne croit pas et on ne célèbre pas de la même manière au temps des Pères de l'Église, de la féodalité ou de la révolution scientifique et technologique des derniers siècles. Le Concile Vatican II avait amorcé une mise en œuvre des dernières recherches de l'exégèse, de la théologie et de l'Histoire. Elle n'a pas été poursuivie, au moins officiellement, parce qu'elle s'est heurtée à l'inertie naturelle des populations à qui on n'a pas pris le temps d'expliquer pédagogiquement la pertinence des évolutions, et à la résistance des autorités ecclésiastiques, poussées par une tendance tout aussi naturelle à reproduire leur modèle et à défendre leur pouvoir.

Je pointerai seulement l'époque des Pères de l'Église et des grandes controverses doctrinales des 3ème et 4ème siècles ; le changement profond et capital du Moyen Âge dont nous ne sommes pas encore sortis, et, plus rapidement la Réforme et la Contre-Réforme après lesquelles la théologie et la liturgie restent immobiles jusqu'à la fin du 19ème et au début du 20ème siècles. L'Ancien Testament (on dit aujourd'hui le « Premier Testament ») nous raconte comment Dieu propose son Alliance et comment le peuple hébreu répond en le « servant » (Exode). D'abord, comme tous les peuples par des sacrifices d'animaux par lesquels, en quelque sorte, on offre à manger à Dieu. « Accorde nous 3 jours de marche dans le désert pour sacrifier au Seigneur notre Dieu » dit Moïse au Pharaon (Exode 5,3). La classe sacerdotale s'est constituée pour exécuter les sacrifices. En témoignent les deux traditions repérables dans l'Exode : celle où Moïse et Dieu sont en relation directe et celle où Aaron, le prêtre, frère de Moïse, est l'intermédiaire obligé.

Le rituel est toujours valable à l'époque de Jésus (Zacharie, le père de Jean Baptiste est prêtre). Il reste fondé sur le vieux rite patriarcal des nomades du désert.

Jésus a complètement retourné le sens de l'Alliance. On n'offre plus à manger à Dieu (ce qui était une certaine manière de le contraindre à nous exaucer comme dans le sacré primordial), c'est Dieu qui ouvre sa table et offre à manger. Depuis la Résurrection, la Nouvelle Alliance est rendue présente sous la forme d'un repas où l'on partage la Parole et le Pain avec les frères présents ou absents « de Dimanche en Dimanche jusqu'au jour des noces éternelles ». Jésus donne l'exemple d'un nouveau service de Dieu : il accomplit la fraction du pain qui signifie le partage (les Synoptiques) et le lavement des pieds qui signifie le service des autres (St Jean). Servir Dieu n'est plus un acte du culte traditionnel avec prêtres et sacrifices, mais l'engagement de toute sa vie, du travail à la prière. Ce que n'avait pas ignoré le Premier Testament, mais que la vie, la mort et la Résurrection de Jésus, accomplissent et valident dans sa plénitude.

Il n'y a plus besoin de classe sacerdotale puisqu'il n'y a plus ni culte traditionnel ni sacrifices d'animaux. Jésus, par le sacrifice de sa vie donnée pour tous (« Ma vie, on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne. » St Jean.) au nom de cette nouvelle révélation de Dieu, de cette nouvelle alliance, en est une fois pour toutes, le seul « Prêtre » (Lettre aux Hébreux). La Résurrection a « justifié » au sens propre, cette révélation de Dieu.

Désormais, c'est le peuple tout entier qui est « sacerdotal », qui célèbre et communie à l'Esprit de Dieu par l'écoute de la Parole et la fraction du pain et par ce que cela implique. C'est le sens de la fameuse phrase de de Lubac « L'eucharistie fait l'Église, l'Église fait l'eucharistie ». On verra plus loin que cette phrase est aussi un retour au sens premier de l'eucharistie par dessus l'interprétation donnée depuis le Moyen Âge.

Au cours du premier millénaire de l'Église, on voit s'organiser, s'approfondir, s'unifier les rites de la célébration eucharistique. La célébration de la communauté autour de son évêque ou de son représentant, est au centre de la vie chrétienne. Après, on assiste à une lente dérive de la liturgie qui oublie ses caractéristiques originelles : le peuple est relégué derrière les clercs, une classe sacerdotale se reconstitue : le clergé qui se définit dès le VIIIème siècle comme « l'Église ». La messe devient « privée », les dévotions prennent de plus en plus la place de la liturgie. La première réforme est un échec puisqu'elle aboutit à la cassure de l'Église et renforce l'Église romaine dans ses errements.

A partir du XIXème siècle chez les protestants et au XXème siècle chez les catholiques, les efforts des théologiens visent à déconstruire la théologie héritée de la philosophie grecque néoplatonicienne et d'Aristote mais aussi de St Thomas d'Aquin ou de Guillaume d'Occam.

Certains veulent retourner à l'avant-St Thomas, aux Pères de l'Église et à la prière. D'autres veulent prendre en compte la pensée moderne de Kant à Heidegger en passant par Freud et Lacan. Cet effort n'est guère encouragé par le Vatican. Les théologiens les plus originaux sont réduits au silence, de Teilhard de Chardin aux théologiens de la Libération ou au Sri-lankais Balasuryia.

Remarques :

1 - Nous parlerons surtout de l'Église d'Occident. Nous ne ferons que quelques allusions à celle d'Orient.

2 - L'étude historique n'est admise « officiellement » que depuis Vatican II puisqu'on pensait que la liturgie et les institutions étaient des réalités sacrées et intangibles. Prenons l'exemple de la pénitence privée qui s'est révélée comme un des sacrements les plus contestés par la Réforme puis pendant la Révolution (le confessionnal fut le mobilier d'église le plus saccagé à cette époque). Le Concile de Trente, réuni pour combattre la Réforme et maître d'oeuvre de la Contre-Réforme, affirma, en interprétant les textes à contre-sens, qu'il existait depuis les origines de l'Église. En réalité, dans les premiers siècles de l'Église, il n'existait qu'une pénitence publique pour les fautes particulièrement graves comme l'hérésie ou le reniement de la foi. La confession « privée » n'est apparue qu'au VIIème siècle avec les moines irlandais. Au XVIème siècle, on pouvait encore, en cas de besoin, se confesser à un laïc. Bayard, blessé à mort à la bataille de Pavie, se confessa à un compagnon d'armes.

En principe, pour avoir force de loi dans l'Église, les règles doivent correspondre à la volonté du Christ ou des Apôtres. Il faut distinguer, dans les pratiques ecclésiales, entre ce qui relève de la théologie ou de la liturgie et demande un consensus général de l'Église représentée par les évêques dans les conciles et ce qui concerne les nécessités pastorales dans les communautés. La première ne relève pas de la démocratie au sens parlementaire. On ne va pas décider de la divinité du Christ par referendum ! Encore que le « *sensus fidelium* » cher à Newman, puisse jouer un rôle et que la présence de laïcs représentatifs, n'aurait rien de scandaleux. En tout cas, la seconde peut très bien accepter dès aujourd'hui, le débat démocratique .

Saisir la volonté du Christ n'est pas toujours évident, même pour l'Eucharistie, alors pour les autres sacrements... En effet, on ne possède que très peu de documents sur les premiers siècles de l'Église. La tradition orale est très forte et l'écrit sert seulement d'auxiliaire de la mémoire. Les livres, quand il y en a, sont réservés à une élite cultivée et riche. Après la chute

de l'Empire romain, dans la deuxième moitié du premier millénaire, on n'en trouve que dans les monastères.

La liturgie offre pendant des siècles une très grande diversité. Sur un canevas commun, on brodait beaucoup de variantes. Il faut attendre le VIIIème siècle pour commencer à voir s'unifier la liturgie, par volonté d'unité politique plus que d'unité religieuse.

De plus, les documents, quand il y en avait, furent souvent détruits par les persécutions, puis les invasions, les guerres sans compter les tremblements de terre ou les incendies comme ceux de la Bibliothèque d'Alexandrie (à l'époque de César puis au IIIème siècle) qui détruisirent un patrimoine d'une inestimable valeur.

LE TEMPS DE LA RELATIVE CLANDESTINITÉ (IIème- IIIème siècles)

Le contexte historique

Le premier siècle fut celui de Jésus et des Douze, les temps apostoliques de St Paul, de la rédaction des Évangiles et des Actes des Apôtres. Beaucoup de choses changent au IIème siècle et surtout au IIIème.

Le christianisme est né et s'est développé au sein de l'Empire romain (ce qui a fait écrire à Péguy : « Et les pas des légions avaient marché pour lui » !) Celui-ci s'étendait de l'Ecosse aux frontières de l'Empire Parthe au Moyen-Orient, du Danube à l'Espagne et à l'Afrique du Nord jusqu'au Sud de l'Egypte. Immense surtout pour l'époque, résultat de plusieurs siècles de guerres de conquête. Il est solidement organisé surtout depuis ce qu'on a appelé « l'Empire » qui commence avec Auguste (7 avant - 14 après Jésus Christ)[4].

L'Empire bénéficiait d'une administration efficace, de communications aisées pour l'époque grâce aux fameuses voies romaines, encore décelables aujourd'hui dans beaucoup de régions, une navigation importante, des ports nombreux. De l'Occident à l'Orient, les habitants partageaient une culture analogue. Le latin était la langue officielle mais le grec était parlé partout, jusqu'en Gaule. Jésus parlait araméen mais il devait compter en grec ! (Rien ne dit d'ailleurs qu'il ne le parlait pas ainsi que le latin).

L'Empire a connu sa plus grande extension au IIème siècle qu'on a appelé « le siècle d'or » de l'Empire : paix intérieure, développement des villes, du commerce et de la vie culturelle, surtout sous les grands empereurs de la dynastie des Antonins. Il s'est trouvé qu'aucun des empereurs n'a eu d'héritier direct et qu'ils ont sagement désigné le meilleur pour leur succéder « Le plus de gens possible ont été le plus heureux possible » dit un historien, Léon Homo.

Les chrétiens n'ont connu que des persécutions rares et localisées. Ils se voulaient bons citoyens. Le seul problème venait du culte impérial qui s'était développé depuis Auguste comme ciment de l'Empire. Beaucoup de chrétiens refusaient d'y sacrifier.

La situation de l'Empire change à la fin du IIème siècle avec les tentatives des peuples « barbares » pour entrer dans l'Empire. Dans le lointain Extrême-Orient, les Huns avaient fait mouvement, depuis quelques siècles, vers l'Ouest, la muraille de Chine leur interdisant le Sud. Les peuples semi-nomades qui se trouvaient devant eux s'ébranlèrent à leur tour vers l'Ouest pour finir par se heurter aux frontières de l'Empire romain, solidement défendues par des fortifications (le limes) le long du Rhin et du Danube.

La richesse de l'Empire attirait les migrants et, à partir du IIIème siècle, la population diminuant (on ne sait pas vraiment pourquoi) on accueille des barbares qu'on installe sur les frontières qu'ils sont chargés de défendre. Ils sont très nombreux dans l'armée qui, en raison de la menace extérieure, prend de plus en plus de poids. Les successions impériales sont le plus

---

[4] Le mot Empire vient de « *imperium* » qui désignait le pouvoir militaire des consuls, magistrats élus, détenteurs du pouvoir sous la République. Il était symbolisé par un manteau pourpre. Octave, neveu de César, devenu Auguste, reçut les principales magistratures : consul, donc il avait l'imperium, tribun de la plèbe et souverain pontife, c'est-à-dire tous les pouvoirs civils, militaires et religieux qui lui étaient renouvelés chaque année. Le mot « *imperium* » a fini par désigner son pouvoir et celui de ses successeurs, d'où les titres d'Empereur et d'Empire pour nommer le territoire sur lequel s'exerçait leur pouvoir.

souvent décidées par les armées et pour leur généraux. Les dynasties se succèdent provoquant ainsi une véritable instabilité politique. En conséquence il faut à tout prix maintenir l'unité de l'Empire, assurée par le culte impérial. Du coup, on persécute davantage les chrétiens. Cependant, la situation intérieure reste paisible et l'administration continue à bien fonctionner.

La situation des communautés après la mort de Jésus

Il est très difficile de savoir ce qu'il en était exactement de la vie des communautés, en particulier de ce qu'on appellera ministères, sacerdoce et sacrements. Baptême, eucharistie et onction des malades sont attestés dans le Nouveau Testament mais sans indication de qui agit. L'eucharistie existait forcément en dehors des Douze et des apôtres comme Paul. Comment se passait-elle ? Qui refaisait les gestes de Jésus ? Dans le judaïsme, il n'y avait pas de fraction du pain, surtout pour le « *seder* » pascal, sans président de table, rôle qu'avait dû jouer Jésus, la plupart du temps, pendant sa vie publique. Mais ensuite ? Sans doute par un « ancien », un homme dont l'autorité était reconnue mais comment était-il désigné ?

Dans le Nouveau Testament, si on parle de ministères, le mot sacerdoce n'est jamais lié à l'un d'entre eux. Le seul sacerdoce mentionné est celui de Jésus (Épitre aux Hébreux). Le mot est d'origine indo-européenne et signifie « celui qui fait du sacré ». Il est la traduction latine du grec « *hiereus* », celui qui est médiateur entre les Hommes et les Dieux. Par son contact avec le sacré, il est lui-même sacré. Il se situe à l'opposé des laïcs (du grec, « *laos* » : peuple). Il assure le culte public et en particulier les sacrifices et connaît le cérémonial.

Dans l'Épitre aux Hébreux, on parle du Christ comme unique médiateur entre les Hommes et Dieu. Il n'y a qu'un unique sacerdoce, celui du Christ. Sa mort est présentée comme un « sacrifice » dont il est lui-même le Grand Prêtre, qui met fin à tous les sacrifices et à tous les sacerdoces.

En rigueur de terme, le sacerdoce n'appartient plus qu'au Christ.

Parler de ministère « sacerdotal » n'est donc pas pertinent. On ne peut dire que ministère « presbytéral ». Si on dit que le peuple chrétien est « sacerdotal », c'est parce qu'il est le Corps du Christ, vivant de sa vie, une vie de justice et de sainteté selon la volonté de Dieu, donc sans référence cultuelle. Ce qui n'exclut pas une présidence spécifique de l'Eucharistie qui est un ministère c'est à dire un service pour la communauté. Reste à savoir par qui et comment.

Qu'en est-il des ministères, c'est-à-dire de la pluralité des fonctions mises en place par les premières communautés. Ce sont des services de quelques uns pour tous. C'est la communauté qui appelle à ces fonctions. Elles réclament pour ceux qui sont choisis, un charisme, reconnu comme un don de Dieu. L'Esprit est toujours invoqué. Dans le Nouveau Testament et en particulier dans les épîtres de Paul, les titres et les noms des fonctions varient suivant les besoins des communautés et leur créativité, les lieux, le milieu social ou l'époque.

Il faut donc se débarrasser de la séquence qu'on trouve dans le catéchisme et même dans les textes du magistère : « Au début il y avait les Apôtres puis les évêques puis les prêtres. » C'est simpliste et historiquement faux. Une foule d'études, livres, articles, colloques sur les origines des ministères dans le Nouveau Testament et les premiers temps de l'Église révèlent une autre réalité. « Au lieu d'utiliser l'Ecriture pour justifier des positions acquises, les progrès de l'exégèse imposent une vision des origines chrétiennes qui relativise notre passé récent et oblige à réviser certaines conceptions de l'Église, de sa vie, de sa mission. » (Introduction de la somme sur cette question « Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament » ouvrage collectif Editions du Seuil 1974 par une pléiade de théologiens et d'exégètes.) Comme l'écrit un historien spécialiste de la période, Charles Pietri : « Il ne faut pas forcer le témoignage de l'Histoire. »

La seule forme de ministère instituée par Jésus est celui des Douze et il ne s'est pas perpétué. Luc 6,13 : « Il appela ses disciples et en choisit 12 auxquels il donna le nom d'apôtres. » Luc est le seul à relier le terme « apôtre » à la mission des 12. Matthieu et Marc disent simplement qu'ils sont « envoyés ». Les deux mots ayant la même origine, le verbe grec « *apostolein* » envoyer, les deux mots ont fini par être équivalents.

Le nombre 12, comme les 12 tribus d'Israël, a valeur de programme. Il révèle l'accomplissement des promesses de Dieu en faveur du peuple élu, dont les 12 sont appelés à

être les témoins. C'est pourquoi après la trahison et le mort de Judas, il a fallu choisir un remplaçant. Un groupe de disciples dans lequel il y avait certainement des femmes, se réunit. Pierre se lève et présente deux candidats parmi les disciples qui avaient suivi Jésus depuis le début et avaient été témoins de sa Résurrection. Après la prière, on procède à un tirage au sort. à noter que dans l'Antiquité, on utilisait souvent ce procédé, par exemple à Athènes pour désigner certains magistrats.) Mathias fut choisi ainsi. (Aujourd'hui Pierre aurait décidé seul !)

Par contre, quand Jacques (le fils de Zébédée) meurt en 43 ou 44, il ne fut pas remplacé. Le ministère spécifique des 12 disparaît avec eux. C'était un ministère particulier, sans caractère de gouvernement ou de mission pastorale.

Si les ministères mis en place dans les premières communautés avait découlé de celui des 12, ils auraient présenté une unité qu'ils n'ont eu que tardivement. Leur diversité primitive montre qu'ils répondaient davantage aux besoins divers des communautés qu'à la volonté qu'avait eu Jésus en désignant les 12. C'est pourquoi, entre autre, il n'est pas pertinent de dire aujourd'hui pour justifier le refus de donner aux femmes le ministère presbytéral, qu'il n'y avait pas de femme parmi les 12. « On n'a pas le droit d'utiliser les 12 pour justifier cette position » dit un théologien contemporain.

En fait, les principaux ministères varient suivant l'origine des communautés, juives ou grecques. On en a l'écho dans les Actes des Apôtres.

Dans les premières qui sont fortement imprégnées des traditions juives, il y a des « presbytres » comme dans les synagogues, sans doute choisis parmi les pères de famille honorables et sages (le mot veut dire « Ancien »).

Dans les communautés de langue grecque, on trouve des épiscopes et des diacres (*episcopoikai, diaconoï*). Le mot épiscope comme le mot diacre sont d'origine séculière très banale. Episcope a le sens de surveillant et diacre de serviteur au sens large.

Quand le christianisme se développera dans la Diaspora (on désigne ainsi les communautés juives répandues dans tous les pays méditerranéens par les migrations anciennes et successives du peuple hébreu) le croisement se fera entre les deux formes de ministères. La trilogie évêque, prêtre, diacre, ne se trouve pas dans le Nouveau Testament. Elle n'est solidement établie que dans la deuxième moitié du second siècle, en particulier dans les lettres d'Ignace d'Antioche. A cette époque, il pouvait y avoir plusieurs évêques pour un même lieu. Même à Rome où, plus tard, on effacera des noms pour que la liste soit conforme à la « succession apostolique » dont l'idée s'est imposée.

Dans les communautés d'origine païenne, les femmes jouent un rôle important surtout dans la partie occidentale de l'Empire où elles sont plus libres. Dans l'Épitre aux Romains, Paul considère qu'une femme est diaconesse et une autre « apôtre éminent ». Il donne 32 noms de collaborateurs parmi lesquels 11 noms de femmes. Ceci cessera au IIIème siècle.

Les communautés aux IIème et IIIème siècles

Leur situation a changé depuis les temps apostoliques. Les 12 sont morts, la génération des apôtres décrite dans les Actes a disparu. On n'attend plus le retour imminent de Jésus. Il faut s'organiser dans l'attente.

La rupture avec le judaïsme est consommée. Depuis la destruction du Temple en 70, le judaïsme pharisien s'est replié sur lui-même. Les chrétiens qui jusque là avaient fréquenté le Temple en ont été chassés comme une secte dangereuse et ils ne comptent plus sur la conversion totale des Juifs. Cette rupture les prive par ailleurs du statut privilégié consenti aux Juifs par les Romains et les rend plus vulnérables. Les communautés chrétiennes se tournent définitivement vers les païens ce qui nécessite un important travail d'enseignement. Les nouveaux venus n'ont aucune connaissance biblique. Leur culture religieuse et philosophique, parfois très élaborée, est aussi très différente. Cette situation génèrera de nombreuses crises doctrinales.

Il n'existe de communautés chrétiennes que dans les villes et même les grands villes. Elles vivent assez isolées, ne serait-ce que pour des raisons de sécurité et sont largement autonomes. Les courants centralisateurs ne viendront qu'après la reconnaissance officielle au IVème siècle.

La célébration

Les Romains étaient très accueillants pour toutes les religions. Elles avaient leurs temples, leur clergé et leurs manifestations cultuelles. Il suffisait que leurs adeptes sacrifient aussi au culte impérial. La religion officielle paraissant insuffisante pour répondre aux questions nouvelles, les cultes orientaux qui semblaient être plus satisfaisants, s'étaient développés y compris la religion juive qui attirait des personnes cultivées.

Par contre, le christianisme était désormais sans statut depuis sa rupture avec le judaïsme. Les réunions dominicales étaient plus ou moins secrètes et contrôlées. Le « portier » chargé de filtrer les participants, avait un ministère reconnu. On ne connaît pas de locaux de réunion de cette époque. On se réunissait sans doute chez de riches particuliers qui pouvaient accueillir de 30 à 50 personnes.On trouve parfois des baptistères car le baptême se donnait par immersion.

On commence à employer le mot « Église ». Il vient du grec « *ecclesia* » qui signifie « assemblée du peuple ». Le préfixe *ek* indique une convocation. L'Église est l'assemblée des croyants convoquée par Dieu. Quel était leur nombre ? A Rome qui comptait sans doute un million d'habitants et en comptera encore plusieurs centaines de milliers au IIIème siècle, on estime que les communautés rassemblaient en une multitude de petits groupes, de 10.000 à 30.000 personnes, ce qui était peu et beaucoup à la fois.

La plus ancienne description de la célébration nous est donnée par le philosophe Justin entre 160 et 180 environ. Son schéma général ressemble à la célébration d'aujourd'hui. Elle commençait par la liturgie de la Parole avec lectures, prédications et chants comme dans la liturgie synagogale. Puis venait la prière universelle (ressuscitée par Vatican II) suivie du baiser de paix. Ensuite venait la procession des oblats (offrandes nécessaires pour l'Eucharistie) ainsi que des offrandes en nature pour les pauvres qui seront distribuées à la fin de la célébration. Puis venait la prière eucharistique conclue par un amen collectif qui précédait la communion des membres présents. Ils se chargeaient de porter ensuite le pain consacré aux absents.

Il n'y avait donc plus de repas communautaire avant ou après comme dans les tous premiers temps. On a vu dans la 1ère lettre de St Paul aux Corinthiens, les problèmes que cela posait. Mais la célébration eucharistique reste un repas, un partage de la Parole et du Pain mais aussi un partage avec les plus pauvres.

APRÈS LA PAIX DE L'ÉGLISE (313)

Le contexte historique

Dioclétien réorganise l'Empire entre 4 empereurs (tétrarchie) : 2 pour l'Occident, 2 pour l'Orient, mais il conserve la prééminence. Sous son règne a lieu la dernière et la plus terrible des persécutions. Le prétexte est toujours le non-respect du culte impérial par les chrétiens, ce qui est considéré comme une menace grave pour le pouvoir impérial et l'unité de l'Empire.

Les livres chrétiens sont détruits, les chrétiens perdent leurs droits de citoyens. Ils sont condamnés aux mines ou à mort. Il faut cependant nuancer selon les régions et les coempereurs. En Gaule, Constance Chlore dont la femme Hélène est chrétienne (c'est la mère du futur empereur Constantin) se contente de démolir quelques lieux de culte. En Afrique, en Espagne et en Italie, elle est forte mais brève. Par contre, en Asie , elle dure jusqu'en 311 et elle est terrible. En 311, Galère, malade, prend enfin un édit de tolérance.

Une guerre de succession s'engage après la mort de Dioclétien. Les candidats sont 7 et se font la guerre jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que 2 : Licinius et Constantin. Finalement, ce dernier sera vainqueur à la bataille du Pont Milvius, en 312, remportée après qu'un songe ait poussé Constantin à placer sur la bannière impériale un chrisme qu'on pouvait apparenter à une croix. En 313, Constantin proclame un édit général de tolérance, en fait une simple lettre qu'on appelle l'Edit de Milan.

Combien y eut-il de martyrs ? L'estimation est difficile. Plusieurs milliers sans doute mais 3, 5, 10 ? En Occident les chrétiens sont encore très minoritaires. En Orient, plus urbanisé, ils sont

beaucoup plus nombreux. Pour l'instant, résistent toujours l'aristocratie romaine, les intellectuels et surtout les paysans (le mot païen vient de *paganus*, paysan) qui tenaient aux rites de la religion traditionnelle pour assurer la fécondité des champs et le culte des morts.

Constantin ne se fit baptiser que sur son lit de mort. Il avait fait massacrer une partie de sa famille et préférait attendre l'extrême limite pour se repentir et se convertir ! Cependant, il favorisa ouvertement les chrétiens. Un regain de paganisme se manifesta sous l'empereur Julien mais il mourut au combat deux ans plus tard (361-363).

En 380 le christianisme devient religion d'État. En 392 toute pratique païenne est interdite, les temples sont démolis et, plus grave, les païens sont massacrés. De persécutés, les chrétiens deviennent persécuteurs. Comment cela a-t-il été possible ? Jusque là les chrétiens s'étaient signalés par leur non-violence, à l'image de Jésus qui avait préféré mourir plutôt que d'opposer une résistance armée. La progression du christianisme en Occident et en Orient pendant trois siècles et sa victoire finale, n'avaient à aucun moment eu recours à la force et surtout pas à celle des armes. C'était eux qui subissaient la violence. C'est pourquoi on ne peut l'attribuer simplement à la mentalité du temps.Comment l'expliquer alors ?

Le christianisme devient une religion de masse sans qu'on ait pris le temps de convertir vraiment les nouveaux adeptes. Ceux-ci, surtout dans les campagnes, ne se convertissent que s'ils peuvent continuer à pratiquer leurs traditions cultuelles qui perdureront à travers les siècles. Quand on portait le buis béni des Rameaux sur les tombes ou qu'on l'accroche encore aujourd'hui dans les maisons, sait-on qu'on ne fait que continuer le rite traditionnel des Dieux Lares de la vieille sacralité romaine ? Le sacré primordial reprend ou garde ses droits, d'autant que pour attirer les fidèles, on baptise les sources et on reprend les rites païens en les christianisant très superficiellement. La non-violence et la tolérance ne faisaient pas partie de l'esprit du temps.

Les empereurs ont très vite compris quel parti tirer de la nouvelle religion pour consolider leur pouvoir. Les évêques résisteront parfois avec vigueur mais cette résistance disparaîtra au VIIIème. La religion collective reste le fondement et le ciment de la société comme le culte impérial. Les noms et les expressions seules ont changé. Les « chrétiens » sont toujours une minorité et le resteront en fait tout au long de l'Histoire...

La situation des communautés

A la différence de la période précédente, il existe une littérature abondante : règlements, homélies, lettres, récits, etc. La réflexion théologique est primordiale car il faut se faire comprendre du monde culturel environnant. Les principaux problèmes sont les suivants :

- Comment un Dieu unique peut-il être Père, Fils et Saint Esprit ?
- Jésus peut-il être Dieu alors qu'il naît, qu'il meurt et pire, qu'il meurt sur une croix comme un esclave ? Or le Dieu des philosophes est immuable et loin des Hommes.

Tous les intellectuels réfléchissent, écrivent, enseignent mais leurs solutions sont diverses et même divergentes. Il faut trancher. Ce sera le rôle des conciles. Ils ne se dérouleront ni dans le calme ni dans la sérénité mais dans les cris, l'agitation, les bagarres, les coups fourrés, intellectuels ou physiques comme ce qu'on a appelé « le brigandage d'Ephèse ». Le plus gros problème vient de la pensée d'Arius qui rencontre un grand succès. Arius était un prêtre d'Alexandrie (vers 312) qui s'efforçait de trouver une réponse à la question de la nature de Jésus : est-il Dieu comme son Père? Est-il un être divin distinct du Père ? N'est-il qu'une créature de Dieu, fut-elle la première ?

Pour Arius qui professe la transcendance absolue de Dieu, il ne peut pas y avoir deux principes inengendrés. Instrument du Père dans la création du monde, le Fils tient sa divinité du Père, mais distinct et subordonné.

Dans toute l'Église d'Orient, des synodes se réunissent, on discute, on s'invective et on s'excommunie mutuellement. Finalement, Constantin qui se proclamait « l'évêque du dehors », exige de mettre un terme à ce tintamarre, nuisible à l'unité de l'Empire. Il fait se réunir un concile à Nicée (près de Constantinople). C'est le premier Concile « œcuménique » c'est-à-dire universel. Pour les Romains, l'Empire était l'univers !

Le Concile condamne Arius et affirme : « Engendré par le Père, vrai Dieu né du vrai Dieu, il lui est consubstantiel ». L'emploi de ce terme « *homoousios* », qui ne figure pas dans l'Ecriture est mal accepté par les évêques orientaux. La notion de « substance » a, par la suite et particulièrement à l'époque moderne, suscité des difficultés insurmontables. Il s'en est suivi un demi-siècle de troubles jusqu'au concile de Constantinople (381) qui élabore le texte définitif de ce qui deviendra le « Credo » : « Le Fils est consubstantiel au Père, l'Esprit procède du Père et est adoré et glorifié ensemble avec le Père et le Fils ». Au VIIIème siècle on y ajoutera : procède du Père « et du Fils », ce qui, plus tard contribuera au schisme entre les Églises d'Orient et d'Occident.

Les luttes théologiques se poursuivront au Vème siècle par les grandes controverses sur la ou les natures de Jésus.

Dieu et pas Homme ?
Homme et pas Dieu ?
Les deux à la fois ?

C'est la dernière proposition qui l'emportera au Concile d'Ephèse puis de Chalcédoine (451) : « Vraiment Dieu et vraiment Homme, sans confusion et sans séparation ».

S'ajoute le développement du culte de Marie, imposé par la piété populaire et qui fait proclamer Marie, mère de Jésus « *Théotokos* » mère de Dieu.

La célébration

On assiste désormais à des conversions massives. Il faut assimiler les nouveaux venus donc développer l'enseignement, multiplier les ministères, réorganiser les assemblées. La rapide croissance de l'Église entraîne forcément la différence entre les petits groupes très motivés où le « signifié » c'est-à-dire le sens profond est plus important que le « signifiant » c'est à dire la manière de signifier, et les grands groupes dont la participation est plus lâche, les motifs plus sociologiques, qui gardent souvent les besoins anthropologiques profonds, rites, gestes et marques du sacré primordial.

Les assemblées changent de visibilité. Les différences sociales, gommées dans les petits groupes fervents et menacés, se manifestent davantage et l'assemblée commence à refléter la situation sociale ou institutionnelle. Par exemple, lors de la communion, se présentent d'abord les ministres dans l'ordre hiérarchique jusque là peu sensible, puis les femmes consacrées, (diaconesses vierges et veuves) puis les enfants et enfin le peuple

Il faut instruire les nouveaux convertis. Ils sont, comme les catéchumènes autrefois, admis à écouter la première partie de la célébration c'est-à-dire le liturgie de la Parole après laquelle ils sortent. Pendant près de 3 siècles, la Bible fut le seul livre liturgique. On la lisait en continu de dimanche en dimanche puis on choisit les textes adaptés aux fêtes. Le besoin d'instruction étant énorme, tous les prêtres présents et l'évêque prêchent, ce qui peut durer des heures. Avec le temps et la christianisation de la société, le développement des écoles et l'enseignement religieux dans le cadre familial, la fonction enseignante de l'Assemblée diminuera.

L'assemblée participe toujours activement par les chants, les déplacements, les manifestations diverses qu'il faut parfois réfréner comme en témoignent nombre d'homélies qui rappellent à l'ordre et à la dignité des offices. Cette participation se maintiendra plusieurs siècles, jusqu'à ce que l'incompréhension de la célébration s'installe, notamment en raison de l'usage exclusif du latin.

Par ailleurs, la foule impose un changement de dimension : les célébrations sont plus solennelles, les aspects esthétiques et sensibles sont amplifiés : cérémonial, chants, décors. A Constantinople surtout, on s'inspire spontanément du cérémonial de la Cour impériale, lui-même très marqué par l'influence orientale et on s'éloigne de la simplicité évangélique : mains levées, prosternations et génuflexions, le tout accompagné d'une profusion de chants, de lumières, de tissus colorés et de fleurs. Il suffit de regarder les mosaïques de Ravenne pour voir que les vêtements sacerdotaux sont les copies des vêtements des dignitaires de la cour impériale. Le cérémonial est beaucoup plus spectaculaire et grandiose dans la partie orientale de l'Empire et le restera dans la liturgie orthodoxe après le schisme.

Il faut désormais des locaux plus nombreux et surtout plus vastes. Ce type de bâtiment existait déjà dans les villes : la basilique, une grande halle couverte avec une nef centrale et des bas-côtés séparés par des colonnes qui soutenaient une charpente en bois (la voûte viendra d'Orient plus tard). Elle servait à tout : commerces, tribunal, salle des pas perdus. De nombreux édifices chrétiens sont désormais construits sur ce modèle dès le règne de Constantin. Certains subsistent toujours, à Rome ou à Jérusalem.

Ils sont orientés vers l'Est, vers le soleil levant parce que le Christ se serait élevé vers l'est lors de l'Ascension et devrait aussi revenir par l'Est. On les élève souvent sur le tombeau d'un martyr comme la première basilique du Vatican sur le tombeau de St Pierre ce qui a été confirmé par des fouilles modernes. Elles comportent des chaires pour les lecteurs (ambon) des sièges pour les ministres, un autel à l'Est (ou au centre sur le tombeau du martyr). Des barrières délimitent les groupes. Les sièges n'apparaîtront que plus tard et encore pas partout.

La décoration, mosaïques ou fresques, représentent le Christ en gloire, la main du Père, la colombe du Saint Esprit. Ils sont entourés d'une cour céleste d'anges, d'apôtres et de saints. La dimension cosmique est figurée par le ciel, la mer, les animaux. Ces sanctuaires sont la préfiguration du sanctuaire céleste où les Hommes entreront avec la création toute entière à la fin des temps. Ils manifestent la gloire de Dieu et la joie de la Résurrection. Les représentations morbides où on insiste sur la Crucifixion et le Christ en croix, les piétas et les détails réalistes des martyres, n'apparaîtront que beaucoup plus tard et en Occident, dans un monde devenu sombre et douloureux.

L'ordre de la célébration a peu changé depuis Justin. C'est toujours l'ensemble de la communauté locale qui célèbre sous la présidence de l'évêque ou, en raison de la multiplication des églises, ses représentants, les presbytres (prêtres). L'ouverture est brève : l'évêque ou le prêtre entre, gagne sa place et salue l'assemblée : « Le Seigneur soit avec vous ». Les lectures peuvent être nombreuses, 3, 5 ou même 12 lors des grandes fêtes. La prédication peut être longue puisqu'il s'agit d'instruire. Beaucoup d'églises ont leur prière eucharistique propre. On connaît surtout les prières eucharistiques des églises d'Orient. Elles sont très variées, les communautés faisant preuve d'une intense créativité. D'abord orales, elles sont mises ensuite par écrit et circulent entre les communautés. Même le récit de l'institution comporte des variantes. En Occident, les documents sont plus tardifs et plus uniformes.

L'unification ne s'y fera pas cependant avant le VIIIème siècle.

La communion prend du temps. On consacre en effet du pain (qui est du pain ordinaire) que le célébrant et ses acolytes doivent fractionner avant de le distribuer à une foule nombreuse puisque tout le monde partage le pain. L'« hostie » sans levain telle qu'on la connaît aujourd'hui n'apparaîtra que beaucoup plus tard et ne sera généralisée qu'au XIème siècle

Debout on reçoit le pain dans la main. L'attitude du communiant est bien décrite dans les « Catéchèses de Jérusalem » vers 400 : « Quand tu t'approches, ne t'avance pas les paumes des mains étendues ni les doigts disjoints mais fais de ta main gauche un trône pour ta main droite puisque celle-ci doit recevoir le Roi, et dans le creux de ta main reçois le Corps du Christ, disant 'Amen' ».

On boit ensuite au calice car on communie toujours sous les deux espèces sauf quand on apporte la communion à domicile. Parfois, par souci d'hygiène, on communie par « intinction » c'est-à-dire en trempant le pain dans le vin, coutûme qu'on reprend parfois aujourd'hui.

LE MOYEN ÂGE

Une précision : la séparation entre Antiquité, Moyen Âge,Temps modernes et époque contemporaine a été inventée par les historiens. Il est évident que les contemporains ne voyaient pas les choses de la même façon. Charlemagne se proclamant empereur, pensait tout naturellement être le successeur des empereurs romains et personne n'a songé, à l'époque, que la prise de Constantinople, la fin de la guerre de Cent Ans et l'invention de l'imprimerie survenues la même année, ouvraient une ère nouvelle.

En Orient, l'Empire romain qui va bientôt s'appeler Empire byzantin (de Byzance, ancien et futur nom de Constantinople) se maintient jusqu'au XVème siècle. Sans ignorer la menace

barbare (les Balkans ont été ravagés par les Goths) l'Empire byzantin garde sa puissance et sa richesse, ses villes, son commerce et sa monnaie, sa vie intellectuelle et artistique de plus en plus marquée par l'influence orientale, tout ce qui tentera les Croisés lors de la 4ème croisade.

Il subit cependant l'attaque des Arabes. Dès le VIIème siècle, il perd une part importante de son territoire : l'Egypte, la Palestine et la Syrie et, par conséquent 3 des 4 grands patriarcats : Alexandrie, Jérusalem et Antioche. Ils subsistent car les Arabes sont relativement tolérants mais ils sont considérablement affaiblis. Il ne reste que le patriarcat de Constantinople dont le patriarche se pose de plus en plus en rival du pape de Rome.

La période la plus brillante de l'Empire byzantin se situe du IXème au XIème siècle puis sa puissance décline sous les coups de boutoir des Turcs et il disparaît en 1453.

En Occident, on peut distinguer 3 grandes périodes :

- Vème- IXème siècle : l'Empire romain disparaît par suite des « grandes invasions » et se morcelle en petits royaumes à géométrie variable. La période carolingienne marque une timide renaissance, bientôt interrompue par de nouvelles invasions : Normands, Hongrois, Sarrazins : cinq siècles de douleurs !
- Du Xème au XIIIème siècle, une certaine stabilité s'installe. Féodalité et Chrétienté s'épanouissent. Elle s'accompagne d'une véritable renaissance économique et intellectuelle. C'est le début des grands états européens.
- A partir du XIVème siècle, nouveau déclin dû à la guerre de Cent ans et à la peste noire qui va tuer entre le quart et la moitié de la population. Une crise majeure frappe l'Europe de l'Ouest : dépopulation, crise psychologique, crise religieuse, en même temps que commence, encore souterraine, une nouvelle façon de voir l'Homme et le monde.

Vème - IXème siècles : cinq siècles de douleurs

Les royaumes barbares

Les premiers siècles sont importants pour notre sujet, en raison de la période appelée « Renaissance carolingienne » qui voit naître des modifications durables de la liturgie et de la vie ecclésiale.

Politiquement, c'est une époque de troubles considérables. Elle a débuté par des mouvements de populations qu'on appelle « Grandes invasions ». Le 31 Décembre 406, des bandes inorganisées de Vandales, Suèves, Alamans, etc, réussissent à franchir le Rhin. En réalité, elles étaient peu nombreuses, d'autres les avaient précédées, d'autres les suivront mais l'Histoire a retenu cette date.

Les Vandales traversent la Gaule, l'Espagne, l'Afrique du Nord où ils rencontrent une résistance sporadique, notamment à Hippone (Bône) sous la direction de St Augustin qui mourra pendant le siège. Ils parviennent jusqu'à Carthage et lancent même des raids contre l'Italie du Sud.

Les Goths s'introduisent au Sud-Est de l'Empire. Fait important, ils ont été convertis au christianisme mais par des ariens et sont donc considérés comme des hérétiques. Les Wisigoths errent trois ans dans les Balkans, pillant et brûlant, pénètrent en Italie où ils atteignent Rome qu'ils mettent à sac. Ce n'était déjà plus qu'un fantôme de ville dont la population tenait presque dans les anciens forums mais c'était un symbole fort. Les Wisigoths gagnent ensuite l'Aquitaine et l'Espagne où ils établiront un royaume durable... et riche : on cherche encore le trésor accumulé lors de leurs pillages ! Un deuxième groupe, les Ostrogoths, s'installe en Italie du Nord.

Au Nord de l'Europe, les Angles et les Saxons débarquent en Bretagne (elle prendra ensuite le nom d'Angleterre) et chassent les Bretons qui s'enfuient en Armorique (elle deviendra notre Bretagne). Enfin les Francs, venus des rivages de la mer du Nord occupent le Nord de la Gaule.

Tout ce monde finit par s'établir durablement. La dépopulation laissait de grands espaces vides et des villages barbares naissent à côté des villages anciens. Ils sont repérables sur nos cartes grâce à leurs noms d'origine germanique.

Les « royaumes barbares » ne ressemblent en rien à des États. Les rois sont des chefs de bandes qui vivent de la guerre et des pillages. On se partage le butin comme des gangsters

après un hold-up ! (rappelons-nous le vase de Soissons!). On règle ses comptes avec la famille ou les proches par des meurtres et des carnages.

Tout ce qui faisait la force de l'Empire romain a disparu. Il n'y a plus d'administration, plus de vie intellectuelle, plus de villes ni de ports, plus de commerce ni de monnaie en dehors de quelques pièces de cuivre ou de bronze qui suffisent aux rares échanges. L'or s'est réfugié dans des objets d'églises ou dans des trésors cachés et perdus qu'il nous arrive de retrouver...

La seule richesse est la terre. Le roi récompense ses meilleurs soldats, ses compagnons (*comites* en latin qui donnera le titre de comte) en leur attribuant les terres conquises et les paysans qui y vivent.

Seuls, les anciens grands domaines, les *villae*, subsistent encore. Ils vivent en autosuffisance et les rois se déplacent de l'un à l'autre. Une seule institution reste debout, l'Église, avec ses évêques qui, au moment des invasions, ont souvent organisé la résistance et les secours. Il est vrai que beaucoup d'entre eux avaient exercé des fonctions publiques avant d'être élus évêques. Par ailleurs, les monastères qui vont se multiplier tout au long du Moyen Âge, commencent à se créer et assurent un semblant de vie intellectuelle, rassemblant les livres qui n'ont pas été détruits. Les rois barbares vont s'appuyer sur l'Église et amorcer cette étroite liaison qui durera tout le Moyen Âge et au-delà. Deux exemples caractéristiques :

- le baptême de Clovis. Il a besoin du soutien de l'Église pour assurer son pouvoir et conquérir les royaumes voisins. L'Église a besoin de lui contre les Goths ariens hérétiques. Heureusement encore païen, il sera baptisé dans la « bonne » religion et aidera à lutter contre la « mauvaise ».

- On retrouvera le même processus avec Pépin le Bref, père de Charlemagne. Depuis des décennies, les rois mérovingiens dits « fainéants » sont mis en lisière par les « maires du palais » c'est à dire leurs intendants qui détiennent la réalité du pouvoir mais pas sa légitimité. Pépin compte sur le Pape pour la lui donner.

Celui-ci a besoin des forces de l'armée franque pour résister aux Lombards installés dans la plaine du Pô, qui menacent l'Italie centrale et Rome.

Le Pape reconnaît Pépin comme roi légitime et Pépin lui apporte son soutien militaire ainsi que le pouvoir sur des territoires de l'Italie centrale qui deviendront les Etats Pontificaux.

« Un printemps un peu aigre »

Charlemagne recrée momentanément un empire et une stabilité politique. Ses territoires s'étendent des Pyrénées au Rhin et à la Saxe. Il s'efforce de le réorganiser par des lois, les « capitulaires », une administration militaire (les comtes et, sur les marches de l'empire, les ducs (du latin *dux*, chef), des surveillants délégués par lui, les « *missi dominici* ». Il fait créer des « écoles » pour former des élites, confiées naturellement à des moines qui, avec d'autres ecclésiastiques, forment cet embryon d'administration. Comme le disait H.I. Marrou, historien du christianisme, c'est « le printemps un peu aigre de notre civilisation » !

Le Pape qui s'était mis sous sa protection, accepte de le sacrer empereur dans la nuit de Noël de l'an 800.

Le christianisme, nouveau culte impérial ?

La religion chrétienne constitue le véritable ciment de ce nouvel empire, mosaïque de peuples et de langues diverses. C'est lui qui assure son identité face à l'Islam conquérant et au paganisme. Tous doivent être chrétiens, au besoin par la force. Les Saxons conquis n'ont de choix qu'entre le baptême ou la mort.

La liturgie doit aussi servir à l'unification comme le culte impérial dans l'empire romain.

Charlemagne ou plutôt ses conseillers ecclésiastiques, décident d'unifier les pratiques liturgiques jusqu'ici très variées en imposant à toutes les églises les mêmes livres. Ils demandent au Pape un « sacramentaire », c'est-à-dire un recueil des formulaires de la messe romaine. Ce missel est déposé à la bibliothèque du palais d'Aix-la-Chapelle, recopié en multiples exemplaires par les moines et diffusé avec une remarquable rapidité. C'est la fin des diversités locales en Occident. Désormais tout est codifié (faut-il rappeler qu'on est au pays du

droit romain ?) et au XIème siècle, lors de la réforme grégorienne, ces livres s'imposeront partout.

Par ailleurs, l'entourage ecclésiastique de Charlemagne va réussir à « compléter » le credo par une formule qui accentue l'égalité Père-Fils, le « *filioque* ». Malgré les réticences du Pape, cet ajout est entériné et sera une des causes de la cassure avec l'Église d'Orient.

La naissance d'une classe sacerdotale

Les recherches historiques récentes font aussi remonter à la période carolingienne, la séparation entre clercs et laïcs et la création d'une caste sacerdotale à l'image d'Israël.

Dans le monde juif, les prêtres étaient recrutés parmi les seuls descendants d'Aaron, le frère de Moïse selon l'Exode (tribu de Lévi) pour le service du Temple. C'est une caste fermée où le sacerdoce se transmet héréditairement. Son chef est le Grand Prêtre qui, après l'exil, domine toute la vie du peuple. Après la conquête romaine, il perd son rôle politique mais reste le chef incontesté pour tout le reste. Il est le médiateur entre le peuple et Dieu (ce qui le range dans la catégorie des *hiereus*). Par exemple, le jour des Expiations, il est le seul à pouvoir entrer dans le Saint des Saints au Temple.

Les prêtres sont de service au Temple à tour de rôle pendant une semaine chacun, pour assurer les sacrifices. Ils étaient peut-être 20 000 et vivaient en principe des offrandes non consumées et de taxes diverses mais ils devaient la plupart du temps travailler pour vivre.

Il faut les distinguer des scribes, hommes sages et savants, qui connaissaient parfaitement la Loi dont ils sont les interprètes érudits. Ils disent aussi le droit que nous dirions civil. Ils mettent l'accent sur l'exécution stricte de la Loi plus que sur les sacrifices. On les accuse de légalisme en raison de l'accumulation de minutieuses et très lourdes prescriptions contre lesquelles s'élèvera Jésus. Ils sont les guides spirituels à côté des prêtres charges du culte. C'est à cette aristocratie intellectuelle que le judaïsme doit sa survie après la destruction du Temple (en 70 ap.J.C). Ils marqueront d'une manière indélébile l'évolution des communautés juives jusqu'à nos jours.

Il n'existait rien de semblable dans le monde païen grec ou romain. Le culte était aussi assuré par des prêtres mais ils ne se distinguaient pas des autres classes sociales.

Au début de l'Église, comme on l'a décrit à propos des ministères, les prêtres étaient des hommes âgés et sages chargés de seconder les évêques dans la présidence de l'eucharistie. Depuis l'effondrement de l'Empire romain, évêques, prêtres et moines sont les seuls à peu près instruits. Pendant la renaissance carolingienne, ils sont liés au nouveau pouvoir impérial et forment progressivement une classe sociale à part qui tend à se réserver l'action cultuelle.

« A l'image du judaïsme, le christianisme s'est constituée une classe sacerdotale. Indispensables intermédiaires entre les croyants et Dieu, évêques et prêtres sont beaucoup plus que les chefs de la prière : ils baptisent et consacrent seuls le pain et le vin du sacrifice dans des édifices définis et bénis par eux ». Cette classe ne date pas des débuts de christianisme mais de la période carolingienne. La stricte séparation institutionnelle entre clercs et laïcs n'est pas à projeter abusivement dans l'Antiquité, elle provient de l'Église carolingienne et cela explique qu'elle soit propre à l'Église catholique, l'Église byzantine ne la connaît pas sous la même forme » (Metzger : Histoire de la liturgie).

De même, s'établit une hiérarchie qui copie la hiérarchie administrative de l'Empire romain car il a fallu que les évêques s'affirment face à l'administration impériale. « La structure hiérarchique s'esquisse à la fin de l'Empire romain quand il devient nécessaire d'opposer au système des pouvoirs temporels, l'indépendance de l'ordre clérical » (Ch. Pietri). Certains évêques se sont en effet courageusement opposés aux empiètements des empereurs dans le domaine ecclésial. Cette résistance disparaîtra avec les Carolingiens et leurs successeurs dans la mesure où ils seront nommés par le pouvoir et non plus élus par la communauté comme dans les premiers siècles de l'Église.

En même temps, toutes les fonctions ministérielles exercées jusque là par des laïcs, sont progressivement confisquées par les seuls prêtres et constituent un cursus vers l'ordination, ce qui subsiste aujourd'hui dans la formation des prêtres. A partir du diaconat, on entre dans un groupe particulier, le « clergé » qui s'oppose aux laïcs et qui, dès le IXème siècle sera considéré comme « l'Église » selon le pape Jean VIII, le peuple étant la « chrétienté ». Ce groupe

comporte des droits et des devoirs spéciaux parmi lesquels un comportement particulier vis-à-vis de la sexualité dont nous reparlerons plus loin.

La séparation avec l'assemblée des croyants se marque déjà dans la prière eucharistique. Jusque là, elle était dite à voix haute pour toute l'assemblée. Désormais, dans la liturgie franque d'abord puis chez tous, elle se dit à voix basse et les formules employées ressemblent à celles du Grand Prêtre entrant dans le Saint des Saints. On commence à revenir au sacré primordial, au prêtre « *hiereus* » intermédiaire nécessaire entre le peuple et Dieu et les fidèles ne doivent pas approcher de ce qui est sacré.

IXème - XIIIème siècles : la féodalité – changements profonds dans l'Église

Le contexte historique

Comme les royaumes mérovingiens et pour les mêmes raisons, l'empire carolingien sombre dans l'anarchie. En effet, au lieu de donner l'Empire à un seul héritier, il est partagé entre les frères ce qui entraîne des luttes fratricides sans fin.

Par ailleurs, de nouvelles invasions menacent l'Europe occidentale : les Normands qui ravagent les côtes de l'Atlantique et s'établissent aussi en Sicile et au sud de l'Italie ; à l'est, les Hongrois qui font si peur qu'ils donnent naissance aux « ogres » ! Au sud, les Sarrazins qui multiplient les incursions sur les côtes de la Méditerranée. L'insécurité est générale et le peuple essaye de se protéger en développant la pratique de la « recommandation ». Les paysans promettent une part de leur récolte et des journées de travail à un homme qui a des troupes et devient leur seigneur, les protège... et en même temps les réduira en servage ! Lui-même s'engage auprès d'un seigneur plus puissant à être son vassal et à le servir par les armes moyennant sa protection. Ainsi naît une hiérarchie qui peut aller jusqu'au roi.

Ce nouveau régime, la « féodalité » (du mot fief qui désigne le domaine qui a été alloué au seigneur) s'installe et va se développer à la période suivante. Les seigneurs des grands fiefs ont tendance à devenir de petits souverains locaux et indépendants. Leur grande distraction est de faire la guerre pour piller et accumuler des biens, brûler, violer et terroriser les populations. Que peut bien faire le Christianisme, religion de la non-violence, du service des autres et de la compassion ? D'autant plus que les évêques et les abbés des monastères sont, de plus en plus souvent pris parmi les seigneurs et, sauf exception, conservent leurs habitudes belliqueuses et n'hésitent pas à prêcher guerres et croisades ! Il ne reste aux non-violents qu'à se réfugier dans un monastère et au peuple, qu'à subir...

La féodalité connaît son apogée aux XIème- XIIème siècles. A partir du XIIème, l'autorité des rois progresse, les villes s'émancipent et la féodalité décline. Trois pôles politiques se dessinent :

- Le Saint Empire romain-germanique en Italie du Nord et en Allemagne. Il durera, avec des modifications jusqu'en 1806 ! On dit « l'Empire » sans qualificatif, tout le monde comprend de quoi on parle.
- La France des Capétiens, descendants d'Hugues Capet, qui se succèdent régulièrement depuis 987.
- L'Angleterre des rois anglo-normands puis des Plantagenêts.

Malgré les violences continuelles, la civilisation médiévale s'épanouit. La population s'accroît et les terres nécessaires sont trouvées dans les défrichements dont les moines avaient donné l'exemple. Les villes renaissent et, avec elles, le commerce local, régional mais aussi à grande distance comme les foires de Champagne d'où l'on vient de toute l'Europe, portées par une véritable industrie textile et la réapparition de la monnaie d'or.

Les monastères n'ont plus le monopole de la culture. Dans les villes d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre naissent des Universités, toujours sous la coupe de l'Église, où enseignent de grands maîtres comme Abélard, St Albert le Grand et ses élèves, St Thomas d'Aquin et maître Eckart, tous ecclésiastiques.

Cependant cette renaissance n'atteint que par ricochet la masse des gens qui, dans l'ensemble restent ignorants, constamment menacés par la violence, les guerres, la brutalité des rapports humains et la précarité des conditions de vie surtout dans les campagnes où vit la très grande majorité de la population. (Voir « La peur en Occident » de Jean Delumeau.)

Il y a toujours eu de vrais chrétiens mais le christianisme n'avait pas converti le fond des coeurs. Evêques et religieux donnaient le mauvais exemple en prêchant guerres et croisades, contre l'Islam comme St Bernard ou contre les Albigeois (« Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens »).

Pourquoi ? Le choc provoqué par l'effondrement de l'Empire romain, de son organisation et de ses valeurs, a totalement déstabilisé l'Occident et provoqué le retour à une barbarie des mœurs mais aussi à un archaïsme religieux plus proche du sacré primordial que de l'enseignement des prophètes et de Jésus. La paix et la sécurité permettent un développement économique et intellectuel généralisé et donnent le temps de réfléchir et d'évoluer spirituellement, ce qu'ont permis les siècles de paix assurés par l'Empire romain - même si cela n'excluait pas les violences. Dès que la peur arrive, on revient aux rites magiques, à l'archaïsme religieux, un peu comme aujourd'hui... Or le véritable christianisme est loin de tout cela.

Le Moyen Âge a surtout connu des siècles de fer, de sang et de peur. Les gens ont vécu comme ils ont pu, ils ont été chrétiens comme ils ont pu. Nous devons avoir pour eux compassion et compréhension. Le problème est de garder la nostalgie de ce temps-là, de croire qu'il s'agit du sommet du christianisme, que la théologie, la liturgie, les institutions mises en place à cette époque doivent et puissent encore être les nôtres.

Beaucoup de gens ont pris conscience de cela depuis le début du XXème siècle dans l'Église et ont cherché à la débarrasser de couches de sédiments plus ou moins étrangers au christianisme entassés depuis plus de dix siècles. Tout n'était pas mauvais, loin de là. Mais il faut faire le tri pour retrouver « l'impérissable nouveauté de l'Évangile ». En cela nous sommes aidés par deux siècles de travaux sur la Bible, les Pères de l'Église (par exemple on a redécouvert St Irénée), l'archéologie, l'Histoire. Nous avons aussi une meilleure connaissance de nos motivations inconscientes (Freud, Lacan) et des racines lointaines de nos comportements.

Le problème de l'Eucharistie

Parmi les grandes controverses des IVème et Vème siècles, aucune n'a concerné l'Eucharistie. Quand on pense aux crises que cette question a suscitées plus tard, on peut s'en étonner. En fait, si les chrétiens affirment dès l'origine, comme en attestent les récits du Nouveau Testament, manger le Corps du Christ et boire son Sang (d'où les accusations de cannibalisme dont Pline le Jeune doit faire justice auprès de l'empereur Trajan) ils ne donnent pas à ces mots le sens que nous leur donnons depuis les débuts du deuxième millénaire. Quand ils disent « Corps du Christ » dans un texte sur l'Eucharistie ou quand ils reçoivent le pain consacré, ils désignent l'Église. Les textes des Pères de l'Église, en particulier St Augustin, sont très clairs sur ce point. Les chrétiens ont bien conscience d'accéder par le partage du pain à une réalité « mystérieuse » (au sens biblique). Le pain est le signe concret de quelque chose de caché, d'invisible, d'indicible. Partager le pain et le vin (*corpus mysticum* en latin théologique) fait de nous le Corps du Christ, c'est-à-dire l'Église qui est le Corps véritable du Christ (*corpus verum*).

« Si vous êtes le Corps du Christ et ses membres, c'est le sacrement (mystère) de ce que vous êtes qui est déposé sur la table du Seigneur, c'est le sacrement de ce que vous êtes que vous recevez... et à qui vous répondez « Amen » (St Augustin).

Comme nous l'avons déjà expliqué, l'imagination symbolique est caractéristique du langage biblique comme d'une certaine pensée philosophique. C'est aussi celui des Pères de l'Église. Il est spontanément celui du peuple. C'est pourquoi il n'y a pas eu controverse sur l'Eucharistie. On ne cherche pas à analyser ce qui se passe, on n'a pas besoin de savoir de quel « corps » il s'agit ni, comme on le discutera plus tard, s'il y a une présence « objective » de Jésus dans l'Eucharistie. Au fond, la foi est plus « poétique » que dogmatique...

En quelques siècles et malgré les mises en garde de grands esprits comme St Thomas ou St Bonaventure, le vocabulaire va s'inverser. L'expression « *Corpus verum* » (Corps véritable) qui désignait d'une manière concrète, tangible, l'*Ecclesia*, l'Église, va désigner le Corps réel du Christ, presque historique, qu'on mange à la communion. L'Église devient le Corps mystique, ce qui désignait autrefois le pain et le vin partagés.

Le problème a commencé à se poser à la fin de la période carolingienne qui avait connu un renouveau de la vie intellectuelle et de la discussion théologique. La question débattue est : « Qu'est-ce qu'on veut dire quand on dit qu'on mange le Corps et qu'on boit le sang du Christ ? Si le pain devient le Corps et le vin le Sang du Christ, comment cela se fait-il ? »

A l'époque, les théologiens étaient tous évêques donc pasteurs. S'ils s'intéressent à ces questions, ce n'est pas dans l'abstrait - comme plus tard quand les théologiens seront des intellectuels qui réfléchissent dans leur monastère ou leur université - mais pour des raisons pastorales. La question vient de haut : Charles le Chauve, petit-fils de Charlemagne, qui avait reçu en héritage la Francie Occidentale, des Pays-Bas au nord de l'Espagne puis le titre d'empereur, demande à l'évêque de Corbie, Ratramme : « Ce que la bouche des fidèles reçoit, le Corps et le Sang du Christ, est-ce dans le mystère ou dans la réalité ? Est-ce le corps né de Marie et qui, après la Résurrection et l'Ascension est assis à la droite de Dieu le Père ? » (autrement dit le corps historique). Ratramme lui répond : « Corps eucharistique et corps historique sont différents. Le premier est un corps symbolique avec la puissance sacramentelle qui lui correspond. » Réponse conforme aux Pères de l'Église et à St Augustin.

Mais d'autres évêques commencent à dire autre chose. Par exemple, Amalaire de Metz : « La réalité qui nous est présentée est l'unique réalité véritable. Si l'Eucharistie est le Corps du Christ, le Corps du Christ se trouve dans cette réalité. » Il n'y a donc plus de renvoi à une réalité spirituelle derrière la réalité matérielle, le pain et le vin. On s'oriente vers la relation Corps sacramentel et corps historique. Ceci ouvre le chemin à la thèse de la transsubstantiation : il faut bien que quelque chose change dans le pain et le vin eux-mêmes pour que cela soit possible. La question est posée mais la thèse ne sera formulée que plus tard.

Paschase de Corbie va plus loin. « La messe est une action sacrée. Chaque jour, dans le mystère, l'agneau est immolé en vérité et mangé pour la purification de nos péchés. » Chaque mot compte. On s'oriente vers le sacrifice du Christ comme réparation de nos péchés demandé par Dieu « pour effacer la faute originelle » comme le chante le célèbre cantique. Et Jésus comme victime expiatoire à la manière des sacrifices païens. Cette théologie fera florès à la Contre-Réforme et on ne peut pas dire qu'on en soit totalement sorti.

Dans la Bible et pour les Pères de l'Église, la Vérité est la plénitude de l'Etre (dans St Jean, le mot vérité désigne Dieu. « Dieu est Vérité » dit St Jean ou plutôt le « Véritable » et comme tel inaccessible). C'est une démarche, un chemin : « Je suis le chemin » dit Jésus. C'est une action vers. D'une certaine manière, dans notre vie et dans la vie de l'Église, nous « faisons » la Vérité. C'est le sens de la phrase du père de Lubac que nous citions en commençant. Il a magistralement démontré ce que nous avons essayé d'expliquer dans son livre « Corpus mysticum » publié à Lyon pendant la guerre.

Au début du 2ème millénaire, une autre idée de la Vérité commence à se faire jour : la Vérité comme adéquation des choses. N'est vrai que ce qu'on perçoit par l'appréhension directe, que ce qui peut être démontré par l'expérience et expliqué rationnellement. La Vérité ne peut pas être symbolique. Un tournant historique est pris au XIème siècle avec la condamnation de Béranger, évêque de Tours. Il rejette l'idée de substance et l'identité entre corps historique et Corps sacramentel et garde la notion de symbole même s'il en donne une interprétation restrictive. Il est condamné après de longues et laborieuses discussions. C'est le triomphe de ce qu'on appellera « le réalisme sensualiste » : ce que perçoivent nos sens est la seule réalité.

Les dérives de l'Église médiévale
Evolution de la Papauté vers la monarchie absolue

Elle est la conséquence (ou l'effet pervers) d'une réforme nécessaire à cause de la mauvaise qualité des pasteurs, des évêques au Pape. Ils sont choisis par les seigneurs, les rois ou l'Empereur parce qu'ils reçoivent d'eux les moyens de vivre, les « bénéfices » c'est-à-dire les terres qui en l'absence de monnaie forte sont le seul moyen de les payer. Leur « investiture » vient donc du pouvoir politique. Les évêchés sont donnés aux meilleurs serviteurs des princes et leurs amis ainsi qu'aux cadets des grandes familles qui ne sont pas forcément les meilleurs pour la piété et la moralité. C'est ainsi qu'on a pu avoir un pape de 20 ans ou des évêques vivant avec leur concubine ou commandant des armées. Il y a toujours eu des voix chrétiennes pour

protester mais elles ne sont pas écoutées. Pourtant, la réforme monastique, particulièrement autour de Cluny, réveille les exigences de foi et de moralité pour l'ensemble du clergé.

En 1059, le Pape Nicolas II décide que le Pape sera désormais élu par les membres les plus importants du clergé de Rome, les cardinaux, puisqu'il faut se souvenir qu'avant d'être Pape, il est l'évêque de Rome, successeur de Pierre, (si tant est que Pierre ait jamais été évêque puisque ceux-ci ne sont avérés que dans la 2ème moitie du second siècle. Aujourd'hui, certains protestants ne contestent pas la primauté de l'évêque de Rome dans l'Église mais l 'exercice de son pouvoir absolu.) Cette réforme mécontente l'Empereur et par la suite les rois continueront à jouer la plupart du temps un rôle décisif dans l'élection du Pape.

Grégoire VII (1073-1085) veut aller plus loin. Il veut une réforme morale et générale et pour cela, se réserver l'investiture des évêques mais il n'en a pas le pouvoir. Qu'à cela ne tienne, il se le donnera par la proclamation des « *dictatus papae* » « affirmations du Pape » où il s'autoproclame souverain absolu, qu'on ne peut contester, au-dessus du pouvoir des rois. Ce qui entraîne un conflit qui durera jusqu'en 1123, connu sous le nom de « Querelle des investitures » et qui se terminera pas un compromis, le concordat de Worms entériné par le concile de Latran : l'Empereur donne l'investiture laïque, c'est-à-dire l'évêché, et le Pape, l'investiture spirituelle sans laquelle l'Évêque ne peut exercer sa charge. Dernier écho de ce problème lors du conflit qui opposera le Pape Pie VII et Napoléon 1er à la fin de son règne. Le Pape refuse de donner son investiture spirituelle à la nomination des évêques par Napoléon et la plupart de ceux qui furent nommés ne rejoindront pas leur poste.

Le compromis de Worms ne suffit pas à mettre fin au conflit. Il se poursuivra au XIIIème siècle avec Innocent III sous le nom de « Querelle du Sacerdoce et de l'Empire ». Finalement, l'empereur reconnaîtra, de fait, la prépondérance du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. Innocent III fait la théorie du pouvoir pontifical et donne de la chrétienté l'image d'une véritable théocratie.

DIEU

PAPE

LAÏCS	CLERGÉ
Rois	Evêques Abbés
Chevaliers (noblesse)	
Travailleurs	Prêtres Moines

La théologie s'aligne sur cette affirmation. Elle trouve sa source dans le néo-platonisme de la fin de l'Empire romain qui établissait une hiérarchie des Etres : Dieu, les Hommes, les êtres vivants, les choses, ce qu'on appelait l'Etre en philosophie se dégradant de Dieu aux choses.

Face aux pouvoirs royaux qui montent et s'affirment contre la féodalité, les Papes présentent l'Église comme une société « parfaite » (parce qu'elle comporterait en elle tous les éléments nécessaires, ce n'est pas une question de morale) et hiérarchisée comme la société féodale et doit donc être reconnue comme supérieure par les souverains. Cette idée est toujours présente dans la pensée de la papauté (d'ou le dogme de l'infaillibilité pontificale de Vatican I) et la déclaration du pape Pie X en 1906 : « L'Église est par nature une société parfaite, inégalitaire. La place de chacun est déterminée par les pouvoirs qui lui sont reconnus ». Comme les laïcs n'ont aucun pouvoir dans l'Église, ils se retrouvent tout en bas de la hiérarchie et n'ont qu'à obéir ! C'est le clergé qui constitue l'Église comme l'affirmait déjà le pape Jean VIII au IXème siècle ! « L'Église » s'est durcie dès le XIIIème siècle dans des structures calquées sur la société « civile » des siècles précédents, pourtant déjà contestées. La contestation ne cessera de se développer et « l'Église » de se crisper sur son attitude. « On ne peut pourtant pas continuer à vivre au XXème siècle avec des institutions du XIIIème » soupirait un professeur d'Histoire de l'Institut catholique dans les années 90.

Le célibat des prêtres – un problème toujours actuel

L'appartenance à la caste sacerdotale comporte un certain nombre de droits et de devoirs spéciaux parmi lesquels un comportement particulier vis à vis de la sexualité. La vie sexuelle des prêtres passe au premier plan.

« Jésus compare le royaume des cieux à un repas de noces mais il ne parle jamais du comment de la sexualité. Il ne dit jamais ce qui devrait ou ne devrait pas se passer dans le lit des époux ». E. Dufourq « Le Monde des religions » Juillet-Août 2009. Il semble que pour lui, comme l'aumône ou la prière, l'union des corps soit un don gratuit et doive se faire en secret. Un théologien orthodoxe d'aujourd'hui, Olivier Clément formule cette même idée en disant : « Le rôle de l'Église s'arrête au seuil de la chambre à coucher. »

Il n'y a pas trace de lois sur le célibat ou la continence des prêtres avant le IVème siècle. Par contre, dès le IIIème siècle, un mouvement spontané dans ce sens est amorcé dans un climat de dépréciation du mariage et d'enthousiasme pour la virginité dans les milieux chrétiens fortement influencés par certaines philosophies païennes comme le stoïcisme ou le pythagorisme qui dévalorisent le corps. On cherche appui chez St Paul en oubliant le contexte corinthien qui le pousse à condamner l'érotisme ambiant et débridé. Il ne dit rien d'autre que ce qu'on disait de son temps dans les pays méditerranéens. Par contre, quand il dit : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ aime son Église » Eph 5,22-23, il parle d'un engagement mystique très neuf qui sera ensuite perverti.

A partir du IVème siècle, l'activité sexuelle est incompatible avec les choses sacrées, en particulier l'eucharistie. Les prêtres doivent avoir une vie morale irréprochable, ce qui est normal, mais déjà des interdits se font jour. Par exemple, ils ne peuvent épouser une comédienne ou une servante. En Orient, le mariage est admis et beaucoup d'évêques sont mariés et pères de famille mais, malgré tout, la virginité reste un idéal comme elle l'était chez Platon et Aristote, parce qu'elle permet de purifier l'âme pour qu'elle puisse monter vers Dieu. Plus tard, le mariage des prêtres sera toujours admis mais les évêques doivent être célibataires, c'est pourquoi ils sont choisis parmi les moines.

En Occident, dès la fin du IVème siècle, le pape Damase considère que les « ministres sacrés » doivent être astreints à la continence perpétuelle et que, même mariés, ils ne doivent pas avoir de relations sexuelles avec leur femme. On invoque le Lévitique et la continence des prêtres pendant leur service au Temple, ce qui n'était pas une question de morale mais de pureté rituelle... et ne durait qu'une semaine ! « Le Seigneur Jésus qui n'est pas venu abolir la Loi mais l'accomplir, a voulu (?) qu'une pareille imperfection ne vienne pas déparer le visage de l'Église. »

Ce qui est une conception très négative de la sexualité. On retrouve là le mépris de la chair et la peur de la femme qui courent depuis St Jérôme et St Augustin. Ce dernier garde un souvenir détestable de sa jeunesse et de sa vie de débauche. Il développe une idée du péché originel (auquel Jésus ne fait jamais allusion) qui en rend la femme responsable de par sa nature même. On est loin de l'attitude de Jésus vis-à-vis des femmes. Jésus n'était pas « féministe » mais il traitait toutes les femmes avec respect, même celles qui n'avaient pas une vie irréprochable (la femme adultère). Il n'hésitait pas à leur révéler sa pensée religieuse (la Samaritaine ou ses amies Marthe et Marie) ou sa Résurrection (Marie de Magdala). On peut penser que la personnalité de Marie, sa mère, a influencé son attitude, même si Jésus a, parfois pour elle et sa famille, des mots très durs.

Les écrits de St Augustin ont eu une très forte influence sur la pensée chrétienne. Son œuvre a été recueillie et largement recopiée par les moines bénédictins. Elle inspirera leur conception de la vie monacale. On trouve chez les grands auteurs comme Tertullien, les Papes ou les religieux, des affirmations surprenantes : Tertullien s'adressant à une femme : « Tu devrais toujours porter le deuil, être couverte de haillons et abîmée dans la pénitence, afin de racheter la faute d'avoir perdu le genre humain... Femme, tu es la porte du diable ».

St Jérôme : « Tout coït est immonde ».

Grégoire le Grand (aux prêtres mariés) : « Il faut aimer sa femme comme une sœur et s'en méfier comme d'une ennemie ».

Odon, abbé de Cluny au Xème siècle : « Si les hommes voyaient ce qui est sous leur peau, la vue des femmes leur soulèverait le cœur... Nous ne pouvons toucher du bout des doigts un crachat ou une crotte. Comment pourrions nous désirer embrasser ce sac de fiente ».

« L'œuvre de Cluny sera immense mais au prix du sacrifice de la femme... Les écrits sur les femmes, non seulement misogynes mais morbides, traduisent à l'évidence la frustration de moines qui répriment leur sexualité.... Malgré cela, le succès des ordres monastiques est tel qu'au XIème siècle, le pape Grégoire VII décide d'organiser l'Église occidentale comme un grand monastère » (E. Dufourcq).

En résumé, la virginité et la chasteté mènent à la sainteté, le mariage à l'animalité et à la perversité !

Le véritable débat est anthropologique. Quelle est la place de la sexualité dans la nature humaine? Est-elle l'œuvre de Dieu ou du Diable ? A l'évidence, depuis le IVème siècle, la réponse est qu'elle est « du Diable ». L'attitude du magistère romain n'a guère changé à cet égard au cours des siècles. « On mesure mal aujourd'hui à quel point les femmes du XIXème et même du premier XXème siècle, furent écrasées par une éducation culpabilisante qui débordait de beaucoup le domaine de la sexualité... L'abnégation et le sacrifice sont présentés comme les fleurons de leurs vertus « naturelles » (id.) En 1917, le droit canon précise à propos du mariage : « La fin principale du mariage est la procréation et l'éducation des enfants ; sa fin secondaire est l'aide mutuelle des époux et l'apaisement de la concupiscence ». Curieuse conception de l'amour, assimilé à la satisfaction d'un besoin dégradant qu'il faut bien satisfaire et que Dieu a tout de même rendu agréable parce qu'il faut bien que le genre humain se perpétue, à condition qu'il soit ordonné à la procréation ! Aujourd'hui, la question s'est déplacée vers le contrôle des naissances. (Encyclique « Humanae vitae » de Paul VI, pourtant combattue par de grands médecins catholiques conseillers du Pape !) et depuis le sida, vers le préservatif. Mais l'anthropologie a-t-elle changé ?

Il existe une deuxième raison, plus matérielle, voire intéressée. Il s'agit d'empêcher la disparition du patrimoine de l'Église. En effet, il n'y avait pas d'autre moyen d'assurer la vie des clercs que de leur donner le revenu de terres qui étaient alors la seule richesse disponible. Le prêtre, s'il était père de famille, avait tendance à transmettre la prêtrise et les terres qui allaient avec, à l'un de ses fils. Cette sorte de privatisation des biens de l'Église la gênait pour doter de nouveaux prêtres.

Disparition du rôle traditionnel de l'assemblée liturgique

L'Assemblée liturgique était le lieu où le peuple convoqué par Dieu, l'*ecclesia*, exprimait sa foi et disait à Dieu son amour et sa louange. C'était aussi le lieu de sanctification des fidèles, instruits par l'Esprit et le lieu du partage entre frères et avec les pauvres.

Jean 14,16 : « Moi, je prierai le Père : il vous donnera un autre Esprit qui restera avec vous pour toujours ».

14,26 : « L'Esprit Saint que Dieu enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit ».

Par l'Esprit, les croyants ont accès à la sainteté de Dieu. L'Eucharistie est bien une « action de grâce » dans les deux sens du terme : un enseignement par l'Esprit de la grâce de Dieu et l'expression de la reconnaissance des croyants.

Au fil des années, l'assemblée chrétienne va perdre le caractère qui lui avait été donnée dans les premiers siècles de l'Église et devenir un spectacle auquel on assiste sans rien y comprendre généralement.

En dehors du clergé, de la noblesse et des habitants des villes, la population, en Occident, est composée à 90% de paysans. Ils sont toujours incultes. L'enseignement religieux ne peut se faire qu'oralement et par des prêtres souvent peu instruits eux-mêmes, (les contes de l'époque foisonnent de récits satiriques sur ce thème), car il n'existe aucune formation organisée des prêtres.

L'instruction des fidèles se fait aussi par les « images » (l'Occident n'est pas iconoclaste). Ils connaissent les récits de la Bible et les affirmations de la foi par la décoration des églises, les sculptures des tympans et des chapiteaux, les fresques ou les mosaïques.

La langue parlée n'a plus qu'un lointain rapport, ou pas de rapport du tout, avec le latin de l'Empire romain. Le latin utilisé dans l'Église, pourtant déjà bien déformé, n'est plus compris par le peuple. De plus, les principales prières, celles de la prière eucharistique, sont désormais dites à voix basse par le prêtre qui tourne le dos à l'assemblée. Celle-ci ne joue qu'un rôle si passif que les livres liturgiques ne mentionnent même pas sa présence ! D'autant plus qu'elle ne chante pas non plus. Les chants sont devenus si complexes qu'ils ne peuvent être interprétés que par des spécialistes, chantres ou schola*s*, ou par les moines dans leurs couvents.

L'Assemblée assiste, de loin, à une liturgie qu'elle ne comprend plus. Il arrive même souvent qu'on élève dans les grandes églises, entre le chœur et la nef, une sorte d'arc de triomphe, le jubé, qui cache en grande partie l'autel. Les gens s'occupent en récitant, silencieusement, des prières ou en disant leur chapelet. Je me souviens du missel que ma grand-mère emportait fidèlement à la messe du dimanche jusqu'à sa mort en 1953. Il ne comportait que des prières en français à peu près sans rapport avec la célébration et qui ne tenait pas compte non plus des temps liturgiques

Les communions se raréfient au point de presque disparaître - certains auteurs en arrivaient même à dire que celle du prêtre était valable pour toute l'assemblée ! - et d'obliger le Concile de Latran (1215) à imposer aux fidèles de se confesser et de communier eu moins une fois l'an ce qu'on appellera « faire ses Pâques ». Les causes en sont diverses. Comme on ne comprend plus et, qu'à la limite, on ne voit plus ce qui se passe, on n'en ressent plus le besoin. L'exigence de la confession (qui rencontre et rencontrera toujours une grande réticence surtout chez les hommes) et de la continence la veille de la communion, éloigne les fidèles. Enfin, il devient compliqué et difficile de recevoir le pain et le vin consacrés. Il faut être à jeun par respect pour des « espèces » sacrées auxquelles les fidèles ne doivent pas toucher. On ne reçoit plus l'hostie dans la main mais directement dans la bouche et de moins en moins debout mais agenouillé. De même, on ne communie plus au calice de peur qu'une goutte du « précieux sang » ne tombe. Au lieu de la participation joyeuse à un partage festif et au sentiment de proximité avec Dieu, l'Emmanuel, « Dieu avec nous », on retrouve la vieille attitude devant le sacré « *fascinans et tremendum* », la peur et la distance.

On en vient à séparer complètement la communion de la célébration et à la donner en dehors de toute assemblée liturgique. Par exemple, quand on instituera les Indulgences, on dira qu'il faut se confesser et communier mais pas forcément en participant à la messe. La communion devient un rite qu'on administre, où la démarche individuelle est privilégiée par rapport à la dimension ecclésiale. Naguère, l'écrivain Maurice Clavel, nouveau converti qui assistait à la messe quotidiennement, s'émerveillait qu'une jeune fille, arrivant à la fin de la célébration, tape du pied pour obtenir de communier ! L'eucharistie comme les autres sacrements deviennent des moyens quasi automatiques de distribuer la grâce. Le catéchisme dit encore qu'ils sont « les canaux de la grâce ».

Recours aux dévotions

Privé de célébration eucharistique véritable, le peuple chrétien va se chercher des compensations dans les dévotions, « *pia exercitia* », les pieux exercices.

Le culte du Saint Sacrement apparaît et prend un sens et une dimension considérables. Depuis les débuts de l'Église, le « pain consacré » (mais non sacré au sens que nous avons défini dans le Ier chapitre) est l'objet d'une grande vénération, avant et après la communion, en raison de la croyance dans la persistance de la présence de Jésus. Cependant il n'était l'objet d'aucun culte particulier. Quand le pain consacré n'était pas consommé, il était gardé dans une annexe du sanctuaire, pas dans l'église elle-même. Quand l'église est devenue, non seulement un lieu de culte mais aussi une maison de prière individuelle, on priait tourné vers l'autel où se célébrait l'Eucharistie mais pas devant la « réserve ». Il n'y a aucune trace de culte avant le XIIème siècle.

Dès la fin du XIème siècle, les moines de Cluny prirent l'habitude de mettre une lumière près de la réserve et de s'incliner devant. Plus tard, les hosties furent souvent placées dans une petite armoire au dessus de l'autel, le tabernacle. Sa généralisation sur l'autel date seulement du XIXème siècle.

S'ils ne participaient plus à l'eucharistie, les fidèles gardaient cependant le désir d'une intimité profonde avec Jésus. Ils souhaitaient au moins voir l'hostie. Au XIIIème siècle, le prêtre prit l'habitude d'élever l'hostie et le calice juste après la consécration (l'élévation) comme il le faisait depuis toujours à la fin de la prière eucharistique. En 1264 fut instituée la « Fête-Dieu » avec procession, chants et profusion de fleurs qui n'étaient pas mentionnées dans la bulle papale mais se firent spontanément. Le pain n'est plus partagé, il est adoré comme une épiphanie du Seigneur.

Ce culte finit par prendre des proportions telles avec miracles, hosties qui saignent parce qu'un mécréant l'aurait transpercée, ou avec l'affirmation que « quand je communie, mes dents broient réellement le Corps du Christ », que les théologiens les plus sensés comme Albert le Grand, St Bonaventure ou St Thomas d'Aquin s'en émurent. Même s'il admet les miracles, ce dernier s'écrie : « Si une hostie saigne, ce qui est sûr, c'est qu'il n'arrive rien au Corps du Christ ». Jésus n'est pas enfermé dans le tabernacle et s'il y a bien une présence réelle, elle est de nature spirituelle. « Le Christ n'est pas mangé sous son aspect propre, mais sous son aspect sacramentel ». St Bonaventure s'exclame : « Des gens peu sensés attribuent à ce sacrement toutes sortes de choses qui comportent un réel danger ». On retrouve la tradition de St Augustin ou de l'évêque de Corbie répondant à Charles le Chauve au IXème siècle.

Malgré cela, l'interprétation des simples fidèles s'est maintenue, sereine et inentamée, pratiquement jusqu'à nos jours. Les interprétations du Concile de Trente y contribuèrent, on le verra plus loin. Le curé d'Ars disait : « Je l'avise et il m'avise ».

Les théologiens s'efforcèrent de trouver une explication rationnelle de cette conception « sensualiste » par la transsubstantiation, notion fondée sur la philosophie aristotélicienne et qui s'applique exclusivement à la présence du Christ dans le pain et le vin consacrés. On y reconnaît le mot « substance » (*ousia* en grec) déjà utilisé dans le Credo de Nicée et qui avait posé problème dès cette époque. Elle implique une transformation de l'être même (substance) du pain et du vin, dans laquelle, grâce à l'Esprit, le Corps glorifié du Christ est réellement offert. Le Concile de Trente, toujours en s'appuyant sur la pensée d'Aristote devenue en quelque sorte la pensée de l'Église, a confirmé cette interprétation. La théologie contemporaine qui a redécouvert l'action symbolique selon la Bible et St Augustin, n'a pas, le plus souvent, recours à cette explication, sauf chez les traditionalistes.

La piété personnelle prend une place de plus en plus importante au détriment de la célébration collective. Elle n'est pas une mauvaise chose en soi. La tradition judéo-chrétienne rejette la prière-formule magique et recherche une prière consciente et responsable. Depuis des siècles, on pratiquait prière liturgique et prière individuelle. Très tôt, les chrétiens pieux se réunissaient matin et soir pour célébrer les louanges de Dieu : on appelait cette prière « liturgie des heures ». On chantait surtout des psaumes suivant une musique facile à mémoriser car il n'existait pas de livres pour les fidèles. Naguère, il arrivait qu'on chante « complies » le soir dans les groupes d'étudiants, perpétuant ainsi une tradition millénaire. La prière monastique pratique toujours cette liturgie des heures mais dès le Moyen Âge, le latin n'étant plus compris, elle cessa dans le peuple et on eut recours à d'autres formes de prières comme l'Angelus que les cloches de l'église paroissiale rappelaient trois fois par jour.

En effet, le culte marial et le culte des saints se développent et finissent par envahir la prière de l'Église et supplanter le culte de Dieu. St Bernard, à l'époque des Croisades inventa l'Ave Maria qui devint rapidement la prière préférée des fidèles. On récite le chapelet ou le Rosaire (150 Ave Maria) en commun ou chez soi. « Dans le milieu des clercs qui dévalorise la femme de tous les jours, l'idéal féminin est sublimé en Marie ». Alors que la Théotokos de l'Église d'Orient est considérée comme représentant l'humanité portant Dieu, en Occident on se fixe sur l'image de « l'Immaculée Conception » exempte de péché originel qui finira par devenir un dogme au 19ème siècle.

Les fêtes mariales ou les fêtes dédiées aux Saints se multiplient. Les grands hymnes à la Vierge, Salve Regina, Stabat mater, Regina cœli etc. datent de cette époque. Le respect et la

vénération pour Marie, mère de Jésus, n'est pas en cause. Mais elle ne doit pas prendre le pas sur la liturgie et tout ce qu'elle implique. Il est inquiétant que les derniers dogmes définis solennellement par le magistère, soient des dogmes mariaux comme l'Immaculée Conception qui, pour moi, est à la limite de l'orthodoxie : Jésus est-il encore un « vrai homme » comme l'a proclamé le Concile de Chalcédoine, si sa mère a déjà échappé à la condition humaine marquée par le péché ? Quant à l'Assomption qui reprend une vieille croyance des communautés populaires d'Orient, elle ne repose sur aucun fondement scripturaire ou théologique mais sur une apparition personnelle du Pape Pie XII. En fait, le développement du culte marial veut insister sur la nature divine de Jésus comme l'avaient fait les récits sur sa naissance miraculeuse dans les évangiles de Luc et de Matthieu. Pour prouver cette nature divine, il faut remonter aussi haut que possible dans sa généalogie au détriment de sa nature humaine, selon la tendance de la théologie officielle des derniers siècles avant Vatican II. (Voir le conflit entre les tenants d'un Jésus plutôt Dieu et les tenants d'un Jésus plutôt homme.)

Les dévotions envahissent le champ de la conscience catholique au détriment de la liturgie. Même dites en commun, les prières personnelles ne seront jamais que la juxtaposition d'actes individuels. Elles ne sont pas à rejeter mais elles ne peuvent remplacer ou supplanter la liturgie qui est tout autre chose.

Il semble que par ailleurs, les autorités de l'Église ne comptent pas sur le peuple chrétien en cas de difficultés ni même sur le clergé séculier qui est trop près des laïcs, renâcle à accepter le célibat et reste mal formé. Le Pape s'appuie sur les ordres religieux en particulier Cluny, lors de la Querelle des Investitures et plus tard, les ordres mendiants (franciscains et dominicains) plus à même de s'adapter à l'urbanisation et à la renaissance du commerce et de la vie universitaire.

Messes privées et ordination absolue

Jusque là, on était ordonné exclusivement pour répondre aux besoins d'une communauté précise. Il n'y avait qu'un prêtre et un évêque par paroisse ou diocèse. L'ordination n'avait de sens qu'au service d'une communauté donnée et gardait la signification traditionnelle des ministères, services de quelques uns pour tous. Désormais on ne pense plus en terme de service mais de pouvoir : le prêtre est celui qui a le pouvoir de transformer le pain et le vin en Corps et Sang du Christ. Dans un célèbre roman « La puissance et la gloire », Graham Greene écrivain catholique, raconte l'histoire d'un prêtre mexicain qui, arrêté lors d'une persécution, va être fusillé. Il était un « mauvais prêtre » puisqu'il avait quitté l'Église, s'était marié et était devenu alcoolique. La veille de son exécution, il parle avec un officier et lui dit : « C'est vrai, je suis un pauvre type. Mais moi, je peux toujours, si mauvais et si médiocre que je sois, déposer le Saint Sacrement sur la bouche de tes enfants ».

On a oublié que c'était l'assemblée qui célébrait l'Eucharistie. Le prêtre, comme le *hiereus* ou *sacerdos* antique, devient l'intermédiaire obligé entre Dieu et son peuple et acquiert un caractère quasi sacré au regard des fidèles, caractère qu'il n'a pas entièrement perdu aujourd'hui.

Désormais on devient prêtre sans avoir été appelé par et pour une communauté, « prêtre en soi » et on parle d'ordination « absolue ». Il est autonome par rapport à la communauté, il peut être déplacé de l'une à l'autre et même n'avoir la responsabilité d'aucune communauté. Il devient en quelque sorte un professionnel de la messe : il ne célèbre plus forcément en présence d'une la communauté mais il peut dire la messe seul. Autrement dit, la messe peut être privée. Théoriquement, la présence d'un servant est requise mais cette obligation n'est pas toujours respectée, surtout avec la généralisation de la messe quotidienne.

Enfin la multiplication des demandes de messes à l'intention des défunts ou pour remplacer une pénitence, accentue cette tendance. On croit que des messes peuvent racheter l'âme des défunts et réduire leur temps de Purgatoire. L'existence d'un Purgatoire, sorte de temps de pénitence après la mort pour expier ses fautes, est une idée du XIIème siècle qui n'est pas sans intérêt et prouve un affinement de la notion de responsabilité. Le choix n'est plus entre le bien et le mal, le Paradis ou l'Enfer mais il existe une troisième voie due à la miséricorde de Dieu qui donne à tous la possibilité de se racheter. Dante a génialement présenté le Purgatoire dans sa « Divine Comédie » au XIIIème siècle. Les vivants peuvent, croit-on, par leurs prières et surtout

en demandant à un prêtre de célébrer une ou des messes en faveur du défunt, raccourcir ce temps de pénitence. Ceci ne requiert pas forcément un effort à celui qui demande ces messes ! Il n'a même pas besoin d'être présent, c'est la prière de prêtre qui est efficace. La participation financière du demandeur suffit. Les prêtres vivent en grande partie de ces honoraires de messes qui se multiplient (jusqu'à mille pour un défunt !) d'autant qu'ils peuvent en dire deux ou trois à la suite. Pour répondre à cette demande, le nombre de prêtres augmente : en Angleterre on compte un prêtre pour 120-130 habitants ; à Genève un pour 250 !

On ne peut pas dire que l'intention de Jésus demandant à ses disciples de perpétuer sa mémoire et sa présence par la prière collective et le partage du pain, soit respectée par ces pratiques... qui n'ont pas totalement disparu de nos jours !

LA FIN DU MOYEN ÂGE ET LE CONCILE DE TRENTE

Je ne vais pas m'étendre sur l'histoire de la période beaucoup mieux connue ni sur les suites du Concile de Trente puisque les choses n'ont pratiquement pas bougé dans l'Église de la fin du Moyen Âge au début du XXème siècle.

La fin du Moyen Âge a été une nouvelle période de troubles, de guerres, de famines et d'épidémies. La guerre de Cent ans a ravagé l'Europe occidentale. La peste « noire » a fait son apparition venant de l'Inde où elle était endémique. La population, déjà éprouvée par la guerre et les famines qu'elle provoque, ne résiste pas à l'épidémie qui tue entre le quart et la moitié des habitants, suivant les régions.

On désigne, comme toujours, des boucs émissaires responsables de la colère de Dieu : les juifs ou les « sorcières » souvent des femmes dont le seul tort était de connaître les « simples » c'est-à-dire les plantes qui guérissaient. Ils furent massacrés ou brûlées vives par centaines. On avait recours à toutes les formes de sacré pour obtenir la guérison : processions de « flagellants », pèlerinages, exorcismes, etc.

A cela s'ajoutaient les contestations religieuses qui s'étaient développées dès le XIVème siècle. Beaucoup de chrétiens se rendaient compte que la signification de la liturgie s'était obscurcie, qu'on avait surajouté et multiplié des rites nouveaux et compliqués et que les pratiques superstitieuses, souvent héritées d'un passé païen, supplantaient la véritable expression de la foi. De plus, la réputation de beaucoup de Papes et de dignitaires de l'Église, scandalisait les fidèles. Dès la fin du XVème, de nombreux synodes et conciles provinciaux réclament des réformes et surtout une réforme liturgique. Ces demandes ne sont pas entendues à Rome et sont parfois réprimées avec violence. Par exemple, malgré son sauf-conduit, Jean Huss convoqué devant le concile de Constance, fut condamné au bûcher et exécuté.

La réforme, refusée par la Papauté, se fera sans elle et contre elle, avec des excès qu'une action réfléchie et collective aurait pu éviter. La Papauté devrait s'en souvenir aujourd'hui où tant de réformes réclamées sont refusées. Il est vrai que, très souvent, les gens se contentent de quitter l'Église et d'aller voir ailleurs ou de se détourner de toute religion.

Curieusement, la Réforme ne chercha pas à retrouver la liturgie des premiers temps de l'Église. Luther le moins radical, croyait à la présence réelle et chercha surtout à simplifier la messe. Cependant il insiste beaucoup sur la liturgie de la parole.

Par contre, Zwingli à Zurich et Calvin à Genève, furent beaucoup plus radicaux. Le « culte » comme ils désignent la célébration, est essentiellement une proclamation de la parole et son commentaire. La Cène n'a lieu que 4 fois par an (aujourd'hui dans de nombreuses paroisses réformées, elle est plus fréquente), on se borne au récit de l'institution dans le Nouveau Testament, la communion est reçue assis. Il n'y a presque plus de lien entre la parole et le rite (voir le premier chapitre). Par rapport au Moyen Âge, les grandes innovations sont le recours à la langue populaire (Luther profita de son exil forcé dans un château saxon où il s'était réfugié afin d'éviter le sort de Jean Huss, pour traduire la Bible en allemand) et la communion au calice. En fait l'essentiel de la réforme est dirigée contre la conception médiévale de l'eucharistie.

L'Église réagit par la convocation d'un concile, réuni dans la ville de Trente au nord de l'Italie. Les sessions se succédèrent de 1514 à 1563. Beaucoup de participants étaient venus avec le souci d'une réforme générale et surtout de la liturgie pratiquée depuis les derniers siècles. Mais

en raison du durcissement des positions de la Réforme protestante, ils se crurent obligés de combattre toutes les thèses défendues par ses théologiens et c'est finalement cet aspect qui devint prioritaire. Par exemple, le refus de changer la langue liturgique au profit des langues populaires, qui était presque acquis avant le Concile, vient directement du souci de ne pas avoir l'air d'accepter les thèses protestantes. Ce refus s'accompagnait de la recommandation de bien expliquer aux fidèles, le sens des lectures et des rites de la messe. Recommandation qui ne fut appliquée qu'au XXème siècle ! Les polémistes catholiques s'appliquèrent surtout à maintenir la théologie héritée des derniers siècles : on réaffirme la notion de messe comme sacrifice, le réalisme de la présence réelle et la plupart des pratiques concernant l'eucharistie. On insiste aussi, avec raison, sur l'équilibre entre la liturgie de la parole et le repas du Seigneur ainsi que sur la nécessité pour les fidèles, de communier (cette recommandation resta sans effet, toute chose restant identique par ailleurs). On laissa au Pape la tâche de rédiger un nouveau missel. Une commission se mit à l'œuvre et publia un projet de missel nettement réformateur mais ses propositions ne furent pas suivies. On supprima bien quelques ajouts superflus, signes de croix ou génuflexions abusivement multipliées ou des offices et rites reconnus comme superstitieux… Mais le missel reprend pour l'essentiel le missel romain, c'est-à-dire celui de la chapelle pontificale conçu pour une assemblée de prêtres et non pour le peuple qui reste écarté de l'action liturgique jusqu'au milieu du XXème siècle et les prémices de Vatican II.

Il faudra attendre ce dernier pour qu'une assemblée ecclésiastique reconnaisse enfin les véritables sources de la Tradition et commence à en tenir compte. La résistance des conservateurs et la pusillanimité des responsables de l'Église empêchèrent la poursuite des réformes et ramenèrent au pouvoir les représentants de l'aile droite de l'Église. Situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Les récentes erreurs de Benoît XVI ont montré que la cause de la réforme n'est peut-être pas entièrement perdue puisqu'une véritable opinion publique opposée à ce retour en arrière s'est révélée. Sera-t-elle assez forte pour empêcher le monde de se détourner définitivement de l'Église et pour lui faire reconnaître « l'impérissable nouveauté de l'Évangile »… La réponse est entre nos mains.

Paris le 26 Novembre 2009

Laure CAUMONT
Agrégée d'Histoire
4 années de licence de théologie
à l'Institut catholique de Paris.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

Vatican II - Constitution sur l'Église
Constitution sur la liturgie
Préambule du missel romain par Paul VI
Catéchisme de l'Église catholique
J. Comby - Pour lire l'Histoire de l'Église Cerf 1984
Dictionnaire des religions PUF 1984
Cours de l'Institut Catholique en particulier
- Duchesneau -Session de liturgie 1998-99
- J.H Gagey -Théologie des sacrements 1998-99

Martimort - L'Église en prière Desclée 1983 4 tomes
Metzger - Histoire de la liturgie DDB 1994
Y. Congar - La liturgie après Vatican II Cerf
Gélineau - Dans vos assemblées Desclée 1989
Cahiers de la Tourette - Les célébrations de l'Eucharistie
Encyclopedia Universalis - Articles « Sacré » et « Rites »
R. Otto - Le sacré PBP 1929
R. Caillois - L'Homme et le sacré Gallimard 1950
M. Eliade - Le sacré et le profane Gallimard 1965
L. Bouhier - Le rite et l'homme Cerf 1961
Revue « L'Arc » n° 69 consacré à Winnicott 1977
G. Durand - L'imaginaire symbolique Gallimard
L.M Chauvet - Symbole et sacrement 1987
J. Austin - Quand dire c'est faire 1970
Revue « Maison-Dieu » - La ritualité chrétienne n° 133 1978
P.Grelot et collaborateurs - La liturgie dans le Nouveau Testament Desclée 1991
« Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament » Ouvrage collectif Seuil 1974
A. Lemaire - Les ministères à l'origine de l'Église Lectio Divina 1972
Ch. Pietri – « Des ministères pour le nouveau peuple de Dieu » Revue « Les 4 fleuves » n° 3
J. Chélini - L'aube du Moyen Âge Naissance de la chrétienté médiévale Picard 1991
Vauchez – « L'Église et le mariage des prêtres » Revue « L'Histoire » n° 185
R. Gryson - Les origines du célibat ecclésiastique du Ier au VIIè siècle Duculot 1970
E.Dufourcq - Revue « Le Monde des religions » Juil-Août 2009 « Les religions et le sexe »
M. Aubrun - La paroisse en France des origines au XVè siècle Picard 1986
A. Faivre - Naissance d'une hiérarchie Beauchesne 1977
H. de Lubac - Corpus mysticum Lyon 1943 (actuellement dans « Historical survey - The eucharist and the Church in the Middle Ages »)
V. Vogel « Une mutation inexpliquée : le passage l'Eucharistie communautaire à la messe privée » Revue des Sciences religieuses Juillet 1980

Nous Sommes Aussi l'Église, 68 rue de Babylone, 75007 Paris

Site : http://www.nsae.fr